

# CHAPITRE 18

## LES DERNIERS ROMANOV

J'ai maintenant terminé le rappel de mes souvenirs qui couvrent vingt-quatre années. La libération du camp de Compiègne, où j'avais été interné par les Allemands, a marqué la fin de ces reminiscences. Dans ce dernier chapitre, je vais noter mes observations au sujet des derniers membres de la Famille impériale de Russie. C'est pour moi un devoir parce qu'au cours de ces vingt années passées au service de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch et de son fils, j'ai pu, grâce au Destin, approcher ces personnages historiques suffisamment près pour les observer, connaître l'opinion qu'ils avaient les uns des autres, évaluer les compétences de chacun d'entre eux, alors qu'ils luttèrent en exil contre l'adversité.

Tous les membres aînés de la Dynastie que j'ai connus plus particulièrement sont morts maintenant. Il ne reste que les jeunes générations, mais au moment où j'écris ceci (1960), eux-mêmes, pour la plupart, approchent de la soixantaine. Ils ont quitté la Russie alors qu'ils étaient tout jeunes et ont passé la plus grande partie de leur vie en exil, si bien qu'ils ne sont pas autant imprégnés de l'esprit Romanov que s'ils avaient vécu presque toute leur vie à la cour d'une dynastie au pouvoir, comme cela avait été le cas pour leurs ancêtres. Le règne de la dynastie des Romanov s'est terminé en 1917, après avoir duré plus de trois siècles. Il est impossible de prévoir le sort qui attend les derniers Romanov, privés de leur patrie, mais, bientôt, eux aussi vont quitter cette terre.

Il nous faut retourner quatre siècles en arrière pour retrouver l'émergence de cette glorieuse lignée. Les Romanov étaient des boyards qui s'étaient élevés au service des princes de Moscovie au cours du seizième siècle. Ils étaient devenus apparentés à Ivan IV (le Terrible) par le mariage de celui-ci avec Anastasia Romanovna Romanova. Pendant un certain temps, le frère d'Anastasia, Nikita Romanovitch, fut le boyard le plus proche du tsar. Ce dernier avait en Nikita Romanovitch une confiance telle qu'avant de mourir, il l'avait désigné comme tuteur de ses fils, Fiodor et Dimitri.

Pendant les premières années du règne de Fiodor Ioannovitch, fils aîné d'Ivan le Terrible, Nikita Romanovitch fut le vrai maître de la Moscovie jusqu'au moment où il se heurta à l'ambitieux beau-frère du tsar, Boris Godounov. Il s'ensuivit une lutte pour dominer le faible tsar Fiodor, lutte qui se termina d'une façon abrupte en 1585 par la mort soudaine de Nikita Romanovitch. Fiodor, le tsar souffreteux, mourut en 1598. De 1585 à la mort de Fiodor, Godounov exerça le pouvoir en tant que protecteur du Tsar. Après la mort de Fiodor, Godounov réussit à devenir Tsar de Toute la Russie, après quoi il exerça des représailles à l'encontre des boyards Romanov en lesquels il voyait de rivaux. En 1601, il fit arrêter six frères Romanov, ou, selon l'expression de l'époque, les fit « placer sous bonne garde ». Ils furent cruellement torturés puis bannis. Seuls deux survécurent, Fiodor, qui devint plus tard le patriarche Filaret, et Ivan. Survécurent également le fils de Fiodor, Mikhaïl, qui était alors un nouveau-né et devait devenir le tsar Mikhaïl Fiodorovitch, et Nikita, le fils d'Ivan.

Le 21 février 1613, selon le calendrier julien, Mikhaïl Fiodorovitch Romanov fut élu Tsar par le Grand Conseil de Moscou (Zemskyi Sobor) et le Conseil de l'Eglise. Voici la déclaration que firent ces Conseils :

*« Il est décrété par la présente que le Tsar Mikhaïl Fiodorovitch Romanov, choisi par Dieu, sera l'ancêtre des souverains de la Russie de génération en génération, responsable de ses actes seulement devant Notre Père des Cieux et que quiconque s'opposera à la décision de ces Conseils, qu'il soit tsar ou patriarche ou simple mortel, sera damné dans ce siècle et pour les siècles à venir et sera excommunié de la Sainte Trinité. »*

Ainsi le tsar Mikhaïl Fiodorovitch devint-il le fondateur de la dynastie Romanov en 1613, mais seulement après que la famille Romanov eut souffert d'événements tragiques de la main de Boris Godounov. Trois siècles plus tard, après la gloire de trois cents ans de règne sur la Russie, la dynastie Romanov subit une tragédie plus terrible encore de la main des communistes.

Au cours du massacre infâme de 1918, onze membres de la Dynastie furent exécutés par les révolutionnaires. Dix-sept réussirent à quitter la Russie. Lorsqu'ils étaient au service du prince de Moscovie, les Romanov n'étaient pas mêlés aux intrigues politiques, à l'inverse de Godounov et de Chouisky, mais ils furent élevés grâce aux seuls mérites des services qu'ils avaient rendus à leur pays. De la même manière, ils montèrent sur le trône de Russie au dix-septième siècle, sans se mêler à des intrigues ou à des complots, et sans l'aide d'une influence étrangère. Le peuple russe les accueillit vraiment avec sincérité et leur accorda sa confiance. Mikhaïl Fiodorovitch fut régulièrement élu au trône par des délégués légitimement choisis par le peuple russe. Ce fut une élection politiquement honnête et, comme l'histoire l'a prouvé, bénéfique pour le peuple russe.

Au cours d'une période de trois siècles, temps très court dans la vie d'un pays, la dynastie des Romanov donna à la Russie un grand nombre de monarques remarquables : Pierre 1<sup>er</sup> (Pierre le Grand), Catherine II (la Grande Catherine), Alexandre 1<sup>er</sup> (le Bienheureux), Nicolas 1<sup>er</sup> (le Chevalier sans peur et sans reproche), Alexandre II (le tsar libérateur) et Alexandre III (le tsar pacificateur). Si l'on compare la carte de la Russie du seizième siècle avec celle du vingtième, on se rend compte de la croissance de la Russie au cours de ces trois cents ans, croissance telle qu'un observateur impartial est forcé de reconnaître la contribution des monarques de la dynastie Romanov aux succès de l'empire russe. Certaines mesures mises en oeuvre par des monarques pris individuellement peuvent, peut-être, être critiquées, mais on ne peut mettre en doute tout le bien que les tsars de la dynastie des Romanov ont apporté à la Russie et à son peuple. Les tsars Romanov se donnaient entièrement à leur devoir ; ils consacraient tout leur temps, toute leur force et toute leur énergie au service désintéressé de la Russie. Leur caractéristique distinctive était la noblesse et le dévouement à leur devoir dont firent preuve tous les membres de la dynastie. Ils justifiaient pleinement la confiance placée en elle par le peuple russe en 1613. Tout Russe peut louer le génie de Pierre le Grand, la sagesse de la Grande Catherine, la grandeur d'Alexandre le Bienheureux, la fermeté et la noblesse de Nicolas le Chevalier et le courage d'Alexandre, le Tsar libérateur, le bon sens enfin d'Alexandre le pacificateur et la pureté morale de Nicolas II, le tsar martyr.

Dans la cathédrale des saints Pierre et Paul à Petrograd (Saint-Pétersbourg) se trouvent les tombeaux de tous les membres de la dynastie impériale Romanov décédés avant la chute de la monarchie en 1917. Le pouvoir soviétique a préservé cet héritage. La cathédrale est un monument dédié à la dynastie des Romanov qui mérite cette inscription : « Peuple russe. Ici reposent les Romanov, créateurs du Grand empire de Russie. Viens et agenouille-toi devant ces tombeaux qui sont sacrés pour les Russes. »

La dynastie de Rourik se termina en 1588 avec la mort du tsar Fiodor Ioannovitch, fils d'Ivan le Terrible et avec l'assassinat du tsarevitch Dimitry Ivanovitch (lui aussi fils d'Ivan le Terrible) à Ouglitch. A ces événements succédèrent le Temps des Troubles avec les règnes brefs de Godounov, de Chouisky et de l'imposteur Dimitri. A la suite de ces temps de malheurs, la nation avait besoin d'un régime stable et de réformes radicales. Les tsars usurpateurs ne réussirent pas à apporter la paix et l'équilibre si nécessaires. La stabilité ne s'installa qu'après le couronnement des Romanov, et la Russie s'engagea alors dans le chemin préordonné par Dieu.

Les temps difficiles se prolongèrent pendant vingt-sept ans, environ de 1586 à 1613. Ce ne fut que sous le règne de Pierre le Grand qu'un changement radical eut lieu, l'équivalent d'une révolution économique, et la nation évolua à toute allure au rythme de sa croissance et du développement de son économie. La stabilisation de cette nouvelle gestion demanda presque un siècle après la mise en place des réformes par Pierre le Grand.

De la même façon, la révolution de 1917 avait créé des troubles qui, avec la mort de Staline, avaient amorcé un processus de changement. Dans ce cas aussi, peut-être un siècle

s'écoulera-t-il avant que la Russie ne reprenne son chemin vraiment national. De nos jours, cependant, les événements bougent beaucoup plus rapidement et, qui le sait, le tournant viendra-t-il beaucoup plus tôt...

Avant l'élection de Mikhaïl Fiodorovitch, il y a trois siècles, son père, le patriarche Filaret, et lui-même avaient un entourage qui les aidait et les protégeait. C'était à l'aube de l'ascension des Romanov. Le nom de ces gens qui partagèrent avec les Romanov les joies et les difficultés de la vie eût mérité d'être retenu, mais historiquement ce sont des inconnus. Maintenant, alors que la dynastie des Romanov atteint son terme, le sort a voulu que, pendant dix-huit ans, je sois étroitement proche du Chef de la Dynastie, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch et de Sa Majesté Victoria Feodorovna ainsi que de leurs enfants. J'ai appris à bien les connaître et les comprendre. J'ai aussi appris à bien connaître d'autres membres de la Famille impériale. Favorisé par le sort, je me sens obligé de consigner pour la postérité mes impressions sur ces derniers membres de la famille impériale. Lorsque la Dynastie régnait, la famille de l'Empereur et les autres membres de la famille impériale étaient vénérés et entourés d'une aura telle que nul n'avait l'occasion de les côtoyer dans la vie de tous les jours. Leurs capacités, leurs traits de caractère ou leurs inclinations étaient cachés derrière leur majesté. Je les ai approchés dans des circonstances tout à fait différentes ; il leur fallait faire face aux difficultés de l'exil de la même manière que les Russes ordinaires, si bien que leurs capacités et traits de caractère étaient plus facilement observables.

En 1916, la Famille impériale se composait de trente membres mâles et de trente femmes. Sur ces soixante personnes, vingt-huit moururent entre 1917 et 1931, comme le montre le tableau ci-dessous :

**MEMBRES DE LA FAMILLE IMPERIALE  
QUI MOURURENT EN RUSSIE  
ENTRE 1917 ET 1931  
(selon le calendrier julien)**

**De causes naturelles**

Le grand-duc Nicolas Constantinovitch      14/1/18    Tachkent

**Par Assassinat**

Le grand-duc Paul Alexandrovitch	17/1/19	Saint-Pétersbourg
Le grand-duc Dimitri Constantinovitch	17/1/19	Saint-Pétersbourg
Le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch	17/1/19	Saint-Pétersbourg
Le grand-duc Gueorguy Mikhaïlovitch	17/1/19	Saint-Pétersbourg
L'Empereur Nicolas Alexandrovitch	4/7/18	Ekaterinbourg
L'Impératrice Alexandra Feodorovna	4/7/18	Ekaterinbourg
L'Héritier Tsarévitch Alexis Nikolaevitch	4/7/18	Ekaterinbourg
La grande-duchesse Olga Nikolaevna	4/7/18	Ekaterinbourg
La grande-duchesse Tatiana Nikolaevna	4/7/18	Ekaterinbourg
La grande-duchesse Maria Nikolaevna	4/7/18	Ekaterinbourg
La grande-duchesse Anastasia Nikolaevna	4/7/18	Ekaterinbourg
La grande-duchesse Elisabeth Feodorovna	5/7/18	Alapaevsk
Le grand-duc Serge Mikhaïlovitch	5/7/18	Alapaevsk
Le prince Ioan Constantinovitch	5/7/18	Alapaevsk
Le prince Constantin Constantinovitch	5/7/18	Alapaevsk
Le Prince Igor Constantinovitch	5/7/18	Alapaevsk
Le prince Wladimir Pavlovitch Paley	5/7/18	Alapaevsk
Le grand-duc Michel Alexandrovitch	10/7/18	Perm

**MEMBRES DE LA FAMILLE IMPERIALE  
QUI MOURURENT A L'ETRANGER  
ENTRE 1917 ET 1931,  
TOUS DE CAUSES NATURELLES  
(selon le calendrier grégorien)**

La grande-duchesse Maria Pavlovna, aînée	6/9/20	Contrexéville, France
La grande-duchesse et duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha Maria Alexandovna	14/10/20	Zurich, Suisse
La grande-duchesse Anastasia Mikhaïlovna	11/3/22	Eze, France
La grande-duchesse et reine de Grèce Olga Constantinovna	18/6/26	Pau France
L'Impératrice Maria Feodorovna	12/10.28	Copenhague
La grande-duchesse Elisabeth Mavrikievna	24/3/27	Altenberg, Allemagne
Le grand-duc Nicolas Nikolaevitch	5/1/29	Antibes, France
Le grand-duc Mikhaïl Mikhaïlovitch	26/4/29	Londres
Le grand-duc Piotr Nikolaevitch	17/6/31	Antibes

\* \* \*

En 1931, trente-six membres de la famille impériale étaient en vie. Leur nom figure dans la liste ci-dessous, accompagné de leur date de naissance selon le calendrier julien.

### **MEMBRES DE LA FAMILLE IMPERIALE EN VIE EN 1931 CLASSÉS D'APRÈS LEUR RANG**

Sa Majesté Kirill Vladimirovitch	30/9/1876
Sa Majesté Victoria Feodorovna	12/11.1876
L'Héritier Tsarevitch et grand-duc Wladimir Kirillovitch	17/8/1917
Le grand-duc Boris Wladimirovitch	12/11.1877
Le grand-duc André Wladimirovitch	2/5/1879
Le grand-duc Dmitry Pavlovitch	6/9/1891
Le prince Gabriel Constantinovitch	3/7/1887
Le prince Gueorguy Constantinovitch	23/4/1903
Le prince Roman Petrovitch	5/10/1896
Le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch	1/4/1866
Le prince André Alexandrovitch	12/1/1897
Le prince Fiodor Alexandrovitch	11/12/1898
Le prince Nikita Alexandrovitch	4/1/1900
Le prince Dimitri Alexandrovitch	2/8/1901
Le prince Rostislav Alexandrovitch	11/11/1902
Le prince Vassily Alexandrovitch	2/6/1907
La princesse Ekaterina Ioannovna	12/7/1915
La princesse Vera Constantinovna	1/4/1906
La grande-duchesse Xenia Alexandrovna	25/3/1875
La grande-duchesse Olga Alexndrovna	1/6/1882
La grande-duchesse et princesse de Grèce Elena Wladimirovna (épouse du prince Nicolas de Grèce)	17/1/1882
La grande-duchesse et princesse zu Leiningen Maria Kirillovna (épouse du prince Karl zu Leiningen)	20/1/1907
La grande-duchesse et princesse de Prusse Kira Kirillovna (épouse du prince Louis Ferdinand Hohenzollern)	26/9/1909
La grande-duchesse et princesse de Suède Maria Pavlovna junior, (épouse du prince de Södermanland)	6/4/1890
La princesse Tatiana Constantinovna (par mariage princesse Bagration-Moukhransky)	1/1/1890
La princesse Marina Petrovna	28/2/1892
La princesse Nadejda Petrovna	28/2/1892
La princesse Nina Gueorguievna	7/6/1901
La princesse Xenia Gueorguievna	9/8/1903
La princesse Irina Alexandrovna (par mariage princesse Youssoupov-Elston)	3/7/1895

La princesse Elena Petrovna (née princesse de Serbie, Veuve de Ioan Constantinovitch)	23/1/1884
La grande-duchesse Anastasia Nikolaevna (née princesse de Montenegro, épouse du grand-duc Nicolas Nikolaevitch)	23/12/1868
La grande-duchesse Militza Nikolaevna (née princesse de Montenegro, épouse du grand-duc Piotr Nikolaevitch)	14/7/1866

\* \* \*

En 1863, neuf membres de la Famille impériale étaient encore en vie. Ils figurent sur la liste qui va suivre, par ordre de succession au trône.

Au sein de la Famille impériale, les liens n'étaient pas très étroits sous le règne de Nicolas II. Ni la mort tragique de la Famille du Tsar ainsi que celle de nombreux autres membres de la Famille impériale, ni la fin de la monarchie en Russie ne les rapprochèrent si peu que ce fût.

Il y avait un certain nombre de cours grand-ducales dans la Russie impériale. La suite et les amis de chacun de ces grands-ducs pouvaient avoir une influence significative. Il y avait la Cour principale de l'Empereur Nicolas, la cour de l'Impératrice douairière Maria Feodorovna, les cours des Wladimirovitch, des Pavlovitch, des Constantinovitch, des Nikolaevitch et des Mikhaïlovitch. Ces branches de la famille impériale vivaient pour la plupart en harmonie à l'intérieur de leur propre cercle, se souciant de leurs propres affaires. La Famille impériale se rassemblait toute entière dans la Cour de l'empereur à l'occasion de célébrations officielles, telles que des fêtes ou des vacances, mais ce n'était qu'occasionnellement que deux branches ou deux individus de différentes branches avaient des contacts autres que formels.

### **MEMBRES ENCORE EN VIE DE LA FAMILLE EN 1963**

*(par ordre de succession au trône)*

- 1 - Le grand-duc Wladimir Kirillovitch
- 2 – Le prince Vsevolod Ioannovitch
- 3 – Le prince Roman Petrovitch
- 4 – Le prince André Alexandrovitch
- 5 – Le prince Fiodor Alexandrovitch
- 6 – Le prince Nikita Alexandrovitch
- 7 – Le prince Dimitri Alexandrovitch
- 8 – Le prince Rostislav Alexandrovitch
- 9 – Le prince Vassili Alexandrovitch

---

Les relations des autres branches avec les Nikolaevitch et les épouses des grands-ducs Nicolas et Piotr Nikolaevitch, nées princesses de Montenegro, qui étaient soeurs, étaient particulièrement tendues à cause du caractère difficile du grand-duc Nicolas Nikolaevitch. La discorde était particulièrement grave avec les Wladimirovitch, principalement parce que Nicolas Nikolaevitch n'aimait pas Wladimir Alexandrovitch et convoitait le poste de ce dernier comme commandant en chef de la Garde impériale et des unités de l'Armée du district de Pétrograd, poste qu'il finit par obtenir.

C'étaient les Mikhaïlovitch qui étaient les plus isolés des autres, mais, après le mariage de Xenia Alexandrovna avec Alexandre Mikhaïlovitch, ils se rapprochèrent de la Cour impériale.

Les Constantinovitch entretenaient les relations les plus cordiales avec les autres branches de la Famille impériale.

Telles étaient les relations internes de la famille impériale avant la révolution. La situation n'a guère changé en émigration. Les cours ont disparu, mais les difficultés relationnelles ont été compliquées par plusieurs mariages morganatiques.

L'hostilité du grand-duc Nicolas Nikolaevitch envers le grand-duc Kirill Vladimirovitch n'était pas seulement un prolongement de son antipathie à l'égard du père de Kirill Vladimirovitch : Nicolas Nikolaevitch était aussi brouillé avec Kirill Vladimirovitch pour des raisons politiques pendant la période de l'émigration. L'ambition et l'égoïsme de Nicolas Nikolaevitch étaient si grands qu'il ne pouvait pas admettre les conséquences du droit d'aînesse de Kirill Vladimirovitch. Sa femme, la Monténégrine Anastasia Nikolaevna, son frère, Piotr Nikolaevitch et la femme monténégrine de ce dernier, Militza Nikolaevna, s'employaient de leur mieux à le monter contre Kirill Vladimirovitch.

Les princesses monténégrines étaient détestées des autres membres de la Famille impériale et ceux-ci évitaient les deux soeurs. En émigration, leur isolement fut encore plus grand. Les deux soeurs vivaient en contact étroit avec la troisième soeur, la reine d'Italie.

En émigration, l'amitié la plus étroite unissait les grands-ducs Boris, André, Dmitri et Gabriel, survivance de la période pré-révolutionnaire lorsqu'ils servaient tous comme officiers dans la Garde impériale, et qu'ils fréquentaient les mêmes cercles et partageaient les mêmes intérêts. Ils avaient tous fait des mariages morganatiques.

On aurait pu espérer que le Chef de la Dynastie en émigration prît la tête d'un effort concerté pour créer une union harmonieuse de la Famille impériale, en particulier au cours des premières années de l'émigration alors que l'importance des enjeux politiques et financiers était au plus haut. Les succès remportés par le Chef de la Dynastie dans toutes les entreprises eussent été politiquement importants pour tous les membres de la Dynastie. Les succès remportés par les efforts faits pour œuvrer à la restauration de la monarchie légitime en Russie, les succès des manifestes concernant le droit au trône et la prise du titre impérial, les succès obtenus dans la lutte pour maintenir et accroître le prestige de la Dynastie, tout cela eût été bénéfique pour la Famille impériale toute entière. Des règles clairement établies concernant la régularisation des mariages et le statut des descendants eussent été à l'avantage de tous les membres de la famille.

Financièrement, la plupart des membres de la famille impériale en exil se retrouvèrent dans une situation difficile. Certaines familles de la Dynastie avaient de modestes placements d'argent à l'étranger, et, selon les rumeurs, certaines banques tenaient des comptes appartenant à la famille de l'empereur. Si la Famille impériale avait été unie autour du Chef de la Dynastie, il eût été possible de créer un fonds pour aider ses membres dans le besoin, à l'exemple d'autres dynasties en exil.

La famille impériale eût beaucoup gagné à être unie. Par le mariage de princesses russes dans des dynasties étrangères et grâce aux amis influents de membres de la Dynastie dans de nombreux pays, beaucoup de situations auraient pu être améliorées. On eût pu trouver des emplois pour les membres de la Famille impériale. Les jeunes générations auraient eu la possibilité de poursuivre des études supérieures. Or, l'unification ne se fait que par la subordination de tous les membres de la Famille à l'autorité d'un Conseil de Famille présidé par le Chef de la Dynastie.

Il eût été sage de modifier le « Statut de la famille impériale de Russie » en y ajoutant des clauses prenant en compte les difficultés de la vie en exil. Si cela avait été fait, cela eût empêché la dispersion de la Dynastie et maintenu le prestige de ses membres parmi les autres dynasties. Aucun effort ne fut fait, au cours des quarante années d'exil, tendant à l'unification de la Famille impériale. Les membres de la Famille impériale ont toujours agi indépendamment les uns des autres, et ils continuent d'agir ainsi, comme s'ils n'avaient jamais appartenu à la Dynastie, alors que cette appartenance entraînait l'obéissance aux lois dynastiques et à la volonté de l'empereur. A cause de cette indépendance, il est prévisible que la Dynastie, en tant que groupe uni, va se désagréger. On peut déjà discerner les premiers signes de cette désintégration dans la jeune génération de la Famille impériale et parmi les enfants issus des mariages morganatiques. Ils sont de plus en plus isolés et éloignés les uns des autres. Nés et élevés en émigration, ils risquent de rejeter tout ce qui est russe. La position sociale des membres de la Dynastie russe a déjà souffert dans leurs

relations avec les dynasties non russes. Seul le Chef de la Dynastie, le grand-duc Kirill Vladimirovitch, jouit d'un certain degré d'autorité parmi les autres dynasties.

Pendant le temps que j'ai passé auprès de la Famille, plus d'une fois, j'ai exprimé mes craintes à ce sujet et suggéré des moyens de resserrer les liens familiaux. J'ai discuté de cette question avec Leurs Majestés Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna, et même avec les grands-ducs André Wladimirovitch, Dmitri Pavlovitch et Gabriel Constantinovitch. Leurs Majestés ont rejeté mes propositions au motif que le problème était sans espoir de solution. Ils étaient convaincus qu'il était impossible d'atteindre l'unification de la famille impériale et qu'il n'eût servi à rien d'organiser des rencontres. Ils avaient malheureusement raison. Parmi les membres de la Famille impériale, il y en avait certains qui n'avaient aucun sens de la parenté ; ils ne ressentaient pas profondément qu'ils appartenaient à la grande dynastie russe. Leur propre héritage les laissait indifférents en dépit de l'énorme pouvoir qui avait été celui de leurs ancêtres.

Les empereurs de Russie avaient exercé un pouvoir politique et financier coercitif sur les membres de la Famille impériale. En exil, le Chef de la Dynastie n'avait pas un tel contrôle ; il ne pouvait exercer qu'une autorité morale. L'autorité morale n'était pas suffisante pour unifier la famille devant l'indifférence de tant de ses membres pris individuellement.

Les Familles impériales des Empereurs Alexandre 1er et Nicolas 1er se composaient seulement des frères de l'empereur, les grands-ducs. Le peuple voyait en eux des extensions de l'empereur qui les nommait commandants honoraires de tel ou tel régiment au sein de son armée, ce qui ajoutait au prestige de ces régiments. A mesure qu'ils prenaient de la maturité, on leur confiait de hautes responsabilités dans le gouvernement, selon leurs capacités et leurs goûts. Par exemple, le grand-duc Constantin Nikolaevitch avait le rang d'amiral et il était en même temps membre de la Commission pour la réforme paysanne et président du Conseil du Gouvernement. Il remplit toutes ces hautes responsabilités avec compétence. Le grand-duc Constantin Pavlovitch fut vice-régent du royaume de Pologne pendant de nombreuses années. La Pologne resta loyale à la Russie à cause de l'affection que les Polonais portaient au grand-duc.

Comme il fallait s'y attendre, la famille impériale s'agrandit au fil du temps, la tendance devenant plus évidente sous le règne d'Alexandre II. Il y avait les oncles, les cousins, les petits-fils. Le nombre des membres de la Famille allant croissant, l'importance relative des membres des branches collatérales éloignés du trône, pris individuellement, commença à diminuer. Ceux qui avaient des capacités et le désir de servir entrèrent au service de la Russie, comme, par exemple, les grands-ducs Alexis Alexandrovitch, qui servit dans la Marine et aussi dans l'Aviation. Il y avait aussi les grands-ducs Mikhaïl Nikolaevitch et Sergueï Mikhaïlovitch dans l'Artillerie et le grand-duc Nicolas Nikolaevitch dans la Cavalerie...

Ceux qui n'avaient aucun désir de servir ou qui ne faisaient preuve d'aucune capacité particulière occupaient simplement des positions honorifiques. Les membres aînés, ou ceux qui étaient plus proches du trône, se voyaient confier des missions à la fois importantes et honorifiques. Ils représentaient souvent l'empereur à ces cérémonies officielles ou lors de célébrations familiales dans les pays étrangers. Cependant, avec la création de la Douma d'Etat, l'empereur dut cesser de nommer les membres de la Dynastie à des postes importants afin d'éviter les critiques cette assemblée.

Durant le règne de l'empereur Nicolas II, il y avait dans la Dynastie cinq branches collatérales : les Wladimirovitch, les Pavlovitch, les Constantinovitch, les Nikolaevitch et les Mikhaïlovitch. Il y avait un total de trente-cinq membres mâles. Tous les membres de la Famille impériale, y compris les femmes, devaient assister aux cérémonies importantes de la cour, pour lesquelles l'ordre de succession au trône était méticuleusement respecté. La Dynastie montrait ainsi sa puissance et sa viabilité au service du peuple russe.

L'appartenance à la famille impériale avait un prix. Ses membres voyaient leur liberté limitée par des contraintes, même dans leur vie privée. Ils jouissaient de privilèges et de la sécurité financière aussi longtemps qu'ils restaient dans les limites établies pour les membres de la famille impériale.

Leur carrière était décidée par l'empereur ; elle comprenait de manière typique une carrière militaire, avec une nomination par l'Empereur dans une certaine branche du métier

des armes, habituellement en accord avec la tradition familiale. Par exemple, le grand-duc Constantin Constantinovitch fut nommé dans la marine, comme l'avait été son père, le grand-duc Constantin Nikolaevitch, bien qu'il n'eût aucun goût ni pour la marine ni pour la mer. Souffrant du mal de mer, il finit par être muté dans la Garde impériale.

Les membres de la Famille impériale pouvaient épouser la personne d'un rang équivalent qui leur plaisait, mais, pour le mariage, le consentement de l'empereur était généralement nécessaire (le grand-duc Kirill Vladimirovitch avec la princesse Victoria Melita de Saxe-Cobourg-Gotha, qui n'avait pas obtenu ce consentement, fut une exception). Les membres de la famille impériale ne pouvaient pas choisir le lieu de leur résidence sans l'autorisation de l'empereur. Ils devaient se présenter à l'empereur à leur départ pour un voyage à l'étranger ou au retour. Même les revenus d'un membre de la Famille impériale étaient fixés par l'empereur selon une formule établie.

Ces contraintes n'étaient pas tant dictées par le désir de l'empereur de tout contrôler que par le fait que les membres de la Famille impériale étaient sensés être au service de l'Etat et du peuple. On leur demandait d'être circonspects dans leur conduite et d'obéir à une discipline stricte. En un sens, ils payaient ainsi de leur liberté les privilèges spéciaux dont ils jouissaient et leur droit éventuel au Trône.

Il revenait à l'empereur de s'assurer que les membres de la Famille impériale étaient dignes de leur haute position. La stabilité du régime monarchique reposait en effet sur l'allégeance du peuple à la Dynastie et une telle allégeance ne pouvait être conservée que si chacun des membres de la Dynastie se conformait au code.

Pendant les dix dernières années du règne de Nicolas II, certains membres de la Dynastie commencèrent à transgresser les règles établies, surtout en ce qui concernait leur mariage. Les grands-ducs Mikhaïl Alexandrovitch, Pavel Alexandrovitch et Mikhaïl Mikhaïlovitch ainsi que la grande-duchesse Olga Alexandrovna épousèrent des personnes d'un rang inférieur, ce qui obligea l'Empereur à appliquer des mesures punitives.

Pour un certain nombre de raisons, les études élémentaires des membres de la famille impériale étaient suivies à la maison. La qualité de leur éducation et leur sécurité étaient assurées et ils étaient protégés contre les mauvaises influences et les maladies contagieuses auxquels ils auraient été exposés dans des écoles publiques.

Ils poursuivaient leurs études secondaires dans des écoles militaires, suivaient des cours spéciaux au Corps des pages, à l'Académie navale ou à la maison, selon l'arme à laquelle l'étudiant se destinait. Pour acquérir une expérience pratique, ils passaient les mois d'été dans des camps militaires avec des cadets ou ils naviguaient avec les cadets de la marine.

Ils étaient confiés aux meilleurs professeurs des écoles les plus prestigieuses, qui venaient, par exemple, du Lycée Alexandre (Ecole secondaire), de l'Ecole de Droit, du Corps des pages et de l'Académie navale. En général, un instituteur ou un professeur de haut niveau de la capitale pouvait espérer être invité à enseigner dans une des familles grand-ducales.

Une attention particulière était accordée aux langues étrangères. Tous les membres de la famille impériale parlaient des langues étrangères. Le français était la langue préférée parce que c'était la langue de la haute société russe. Puis, par ordre de préférence, venait l'anglais, par particulièrement en faveur dans la famille de l'empereur et chez les Wladimirovitch. L'allemand était moins populaire, en dépit du fait que plusieurs épouses de grands-ducs étaient allemandes, y compris l'impératrice Alexandra Feodorovna, la grande-duchesse Maria Pavlovna aînée, la femme du grand-duc Constantin Constantinovitch, Elizaveta Mavrikiévna, ainsi que la femme du grand-duc Serge Alexandrovitch, Elizaveta Feodorovna. La répulsion pour la langue allemande peut être attribué à l'antipathie politique qu'inspirait l'Allemagne.

Jusqu'à sa majorité, chaque membre de la famille impériale avait comme compagnon de tous les instants un précepteur, chargé de surveiller son développement mental, sa conduite et sa santé. La plupart des précepteurs étaient choisis parmi les officiers de la Garde impériale, mais c'étaient aussi assez souvent des étrangers, surtout français ou anglais. Le choix du précepteur était très important. Sous la férule d'un bon précepteur,



l'élève pouvait se développer dans d'excellentes conditions et acquérir de bonnes connaissances. D'autre part, l'incompétence d'un précepteur, même s'il avait une bonne réputation, pouvait être vraiment néfaste d'une manière qui n'était pas immédiatement perceptible.

Les jeunes gens de la Famille impériale étaient presque entièrement isolés de leurs pairs parmi les Russes ordinaires et ils n'avaient aucune occasion d'entrer en contact avec les différentes couches de la société. S'ils avaient été à l'école, ils auraient eu la possibilité de connaître la vie qui se déroulait en dehors de la Cour. Les enfants de familles aristocratiques qui n'appartenaient pas à la Dynastie étaient parfois invités à être leurs compagnons de jeu, mais seulement à l'initiative de leurs parents. Cette pratique, néanmoins, ne contribuait guère à établir des relations avec des cercles plus larges de la jeunesse russe. Ce n'est que peu de temps avant la révolution que les enfants des grands-ducs Constantin Constantinovitch et Alexandre Mikhaïlovitch furent envoyés à plein temps dans des écoles militaires et même alors, ils étaient souvent externes.

Au cours de ces années-là, juste avant la chute de la monarchie, l'empereur autorisa une exception à la tradition qui voulait que tous les membres de la Dynastie poursuivaient une carrière militaire. Cette exception concernait le prince Oleg Constantinovitch dont la santé était mauvaise. Il reçut la permission de s'inscrire au Lycée impérial Alexandre pour y poursuivre des études supérieures de droit civil. Il devint officier lorsque la Première Guerre mondiale éclata et, par une ironie du sort, il fut mortellement blessé. Ce fut la seule victime de la Guerre parmi les membres de la Famille impériale.

Il aurait pu sembler sage d'encourager les membres de la Famille impériale à poursuivre des études pour servir dans le gouvernement comme diplomates, administrateurs, fonctionnaires au lieu d'en faire de simples officiers de la Garde impériale, mais en ce temps-là, il était inconcevable qu'un membre de la famille impériale ne portât pas l'uniforme parce que la position la plus honorable dans le gouvernement était celle des militaires. Lorsque la révolution força les membres de la famille impériale à travailler pour gagner leur vie, leur formation militaire devint soudain un handicap plutôt qu'un atout. On pourrait penser, qu'étant donné les circonstances, l'apprentissage d'une nouvelle profession eût été une sage décision, mais, à quelques exceptions près, aucun des membres de la famille ne prit cette direction. N'importe quelle université eût accepté avec empressement un membre de la Famille impériale, mais au lieu de cela, on vit des descendants des empereurs de Russie travailler comme simples employés subalternes ou comme représentants de commerce. Tout travail honnête mérite le respect, mais pourquoi des princes de sang impérial ne recherchent-ils pas des situations plus appropriées ? Comme on peut aisément le concevoir, c'était trop tard pour que les membres aînés de la Famille impériale changent de carrière et tentent d'obtenir des diplômes. Ils ne pouvaient qu'espérer s'adapter aux circonstances nouvelles particulières en utilisant les talents qu'ils possédaient déjà. Mais les plus jeunes auraient dû montrer plus d'esprit d'initiative pour améliorer leur carrière.

Il faut dire un mot à la louange de ces épouses morganatiques qui s'avèrent beaucoup mieux adaptées à la vie pratique et plus pragmatiques que leurs maris. Les membres féminins de la Famille impériale réussirent à s'adapter bien mieux à leur existence de gens ordinaires que leurs compagnons mâles ? Ce fut le cas des grandes-duchesses Xenia et Olga Alexandrovna ainsi que de la grande-duchesse Maria Pavlovna junior.

Selon les statuts de la famille impériale, seuls les membres nés de mariages entre personnes de rang égal sont membres de la Dynastie et peuvent avoir un droit légal au trône. Comme « mariage entre personnes de rang égal », on entend les mariages dans lesquels le mari et la femme descendent de souverains ayant régné sur un pays, quel qu'il soit. Par conséquent, de nos jours, seul le mariage du Chef de la Dynastie, le grand-duc Wladimir Kirillovitch, peut être considéré de rang égal parce que sa femme descend de la famille des princes Bagration-Moukhransky, qui ont été des souverains. Tous les autres membres vivants de la Famille impériale ont contracté des unions morganatiques. Ainsi, leurs descendants ne peuvent être considérés comme des membres de la Dynastie impériale et ils n'ont aucun droit au trône.

En l'absence de véritables membres de la Dynastie, celle-ci s'éteint. La famille Romanov non dynastique continuera, bien sûr, à travers les enfants issus de mariages morganatiques (le fils du grand-duc André Wladimirovitch, le fils du grand-duc Dmitri Pavlovitch et les fils des princes André Alexandrovitch et Nikita Alexandrovitch).

Si la génération – hommes et femmes – des membres de la Dynastie devaient disparaître, alors le droit au trône de Russie reviendrait aux descendants des mariages des femmes de la Dynastie avec des étrangers de familles royales étrangères : par exemple, les descendants issus du mariage de la grande-duchesse Kira Kirillovna et du prince Louis-Ferdinand Hohenzollern pourraient faire valoir leurs droits.

Nous savons qu'il y a certaines familles au sein de la Dynastie qui prétendaient que les Statuts de la Famille impériale devraient être révisés et complétés selon un processus légal pour s'adapter au changement des circonstances, comme cela fut fait de temps en temps dans la Russie impériale. Mais dans les conditions présentes, qu'est-ce qui pourrait constituer un « processus légal » ? Qui serait qualifié pour apporter de tels changements aux Statuts, en particulier aux passages qui définissent les droits au trône ? L'argument selon lequel, dans la situation présente, le Chef de la Dynastie aurait le pouvoir d'apporter ces changements aux Statuts, se défend, mais les autres membres de la Dynastie ne seraient probablement pas d'accord. Le seul recours serait de réunir tous les membres de la Dynastie pour mettre en place la modification des Statuts, mais, même alors, il resterait une incertitude : de tels changements dans les lois de succession au trône pourraient-ils être considérés comme légaux au cas où il faudrait promulguer ces droits dynastiques ?

Ayant expliqué que les mariages morganatiques des membres de la Famille impériale empêchent leurs descendants de faire partie de la Dynastie, je vais exposer quelques vues sur les mariages entre personnes de rangs inégaux.

Les tsars de la Dynastie de Rurik, et plus tard, les tsars de la Dynastie Romanov, jusqu'au règne de Paul 1<sup>er</sup>, n'étaient pas obligés d'épouser des femmes de naissance égale et ils se mariaient par conséquent au sein de la haute noblesse russe. Les descendants de ces mariages étaient considérés comme des membres égaux de la Dynastie ayant pleinement droit de succession au Trône de Russie. A l'époque, les articles 36 et 188 des Lois fondamentales des Statuts de la Famille impériale n'existaient pas. L'article 36, Chapitre 2, Section 1 des Lois fondamentales relatif à l' « ordre de succession au trône » fut ensuite rédigé sur la base du Manifeste de l'Empereur Alexandre 1<sup>er</sup> en date du 20 mars 1820. Il dit ceci :

*Les enfants issus de l'union matrimoniale des personnes de la Famille impériale avec des personnes n'ayant pas un rang équivalent, c'est-à-dire n'appartenant pas à une famille régnante ou souveraine, n'ont pas droit de succession au trône.*

L'article 188, Chapitre 5, Section 1 des Lois fondamentales, relatif aux droits civils des membres de la Maison impériale, fut aussi écrit sur la base du Manifeste du 20 mars 1820, disant :

*Une personne de la Famille impériale qui contracte une union matrimoniale avec une personne n'ayant pas un rang équivalent, c'est-à-dire n'appartenant pas à une maison régnante ou souveraine, ne peut conférer à cette dernière ou aux descendants issus de ce mariage les droits appartenant aux membres de la Famille impériale.*

Ces deux articles précisent catégoriquement que les descendants issus de mariages morganatiques n'ont aucun droit quel qu'il soit au trône ou aux privilèges de la Famille impériale.

Bien sûr, il se peut que le manifeste de l'empereur Alexandre 1<sup>er</sup> ait été inspiré par des considérations politiques spécifiques à cette époque. D'autre part, il est aussi possible que la Dynastie s'éteigne si les passages des Statuts ci-dessus mentionnés continuent à être appliqués. Il serait par conséquent, opportun, semble-t-il, d'annuler ces passages et de retourner aux principes qui avaient guidé les Empereurs avant la publication du Manifeste du

20 mars 1820. Il faudrait modifier ces passages selon les prescriptions légales, comme je l'ai déjà dit, ce qui requiert le consensus de tous les membres masculins et féminins de la Dynastie.

Une fois ces règles révisées, les membres de la Dynastie devraient décider si une union morganatique prévue peut être reconnue valable sans avoir d'effet négatif sur l'autorité de la Dynastie aux yeux du peuple russe – décision difficile et complexe. Si un tel changement se produisait, après le grand-duc Wladimir Kirillovitch, les suivants dans l'ordre de succession au trône seraient le prince Wladimir Andreevitch (fils du grand-duc André Wladimirovitch) suivi du prince Paul Dimitrievitch (fils du grand-duc Dmitri Pavlovitch), suivi par le prince Vsevolod Ioannovitch et son fils, puis par le prince Roman Petrovitch et ensuite par les descendants du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch.

Celui que j'ai le mieux connu, c'est le Chef de la Dynastie, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, grâce aux dix-huit années durant lesquelles j'ai été au service de sa famille. J'ai déjà longuement parlé des membres de cette famille, si bien que dans ce chapitre, je me contenterai de résumer mes observations et d'ajouter certains faits omis jusqu'ici.

Comme Kirill Vladimirovitch était peu connu dans les cercles de la société russe avant d'assumer la responsabilité de Chef de la Dynastie, on l'a souvent méjugé sur la base de faits erronés. Ses critiques lui attribuèrent même des défauts qu'il ne possédait pas. Il portait injustement le fardeau de la réputation de son frère Boris Wladimirovitch, connu pour son libertinage dans sa jeunesse. Les révolutionnaires mirent en avant la conduite de Boris pour noircir la famille impériale toute entière. Kirill Vladimirovitch était un homme sérieux, réservé et propre moralement qui avait consacré ses premières années d'adulte à la marine dans laquelle il avait servi comme officier au cours de longs voyages outremer.

Kirill Vladimirovitch était né le 13 octobre 1876 (selon le calendrier julien) à Saint-Pétersbourg. C'était le fils aîné du grand-duc Wladimir Alexandrovitch, frère de l'empereur Alexandre III. Sa mère était la grande-duchesse Marie Pavlovna, née princesse Mecklembourg-Schwerin. Comme le grand-duc Wladimir Alexandrovitch entretenait des relations tout à fait intimes avec son frère, l'empereur Alexandre Alexandrovitch, la rigueur morale qui était celle de la famille de l'empereur caractérisait aussi celle du grand-duc, en accord avec les préceptes d'une famille russe traditionnelle nourrie de religion et des traditions de la Famille impériale.

Kirill Vladimirovitch reçut une instruction élémentaire sérieuse à la maison. Il eut pour précepteurs les meilleurs professeurs des écoles de la capitale, en particulier ceux de l'Ecole navale, car il était dès son jeune âge destiné à faire une carrière dans la marine.

Après avoir complété ses études secondaires, il suivit des cours spéciaux à l'Ecole navale à partir de l'automne 1891. Il prit part à plusieurs voyages d'été sur les navires-école de l'Ecole. Il fut promu au grade d'enseigne en mai 1896, et fut alors nommé par l'Empereur aide-de-camp de sa suite. Il fut ensuite nommé dans la Garde impériale navale. La même année, il suivit un entraînement dans l'infanterie et prit part au camp annuel du 4<sup>e</sup> bataillon de Fusiliers de la famille impériale.

A printemps de 1897, le grand-duc fut nommé officier de quart sur le croiseur de premier rang *Russie* nouvellement lancé. Il partit sur ce navire pour l'Extrême-Orient, pour y rejoindre l'escadre russe du Pacifique commandée par l'amiral Dubassov. A ce moment-là, Port-Arthur fut pris par la Russie ; pour la première fois, le drapeau de Saint André fut hissé sur la forteresse de Port-Arthur. L'honneur de hisser le drapeau fut confié à l'enseigne et grand-duc Kirill Vladimirovitch.

Puis le croiseur *Russie* fut envoyé à Vladivostok où il fut ordonné au grand-duc d'explorer la région côtière afin de se familiariser avec les lieux. De telles missions éducatives étaient fréquemment confiées aux membres de la Famille impériale proches du trône. De Vladivostok, le *Russie* gagna le Japon. L'Empereur confia au grand-duc la mission de le représenter pendant les négociations qui se déroulaient à Tokyo avec le gouvernement japonais. Avant le début des pourparlers, Kirill Vladimirovitch rendit une visite de courtoisie à l'empereur du Japon Matsuhito. Le grand-duc produisit une impression exceptionnellement favorable sur les Japonais et les diplomates russes qui participaient à ces négociations. Ils furent frappés par son tact inné, ses qualités de diplomate, et, ce qui était particulièrement

précieux en ces circonstances, sa capacité à comprendre vite la situation. Le diplomate russe bien connu, le baron Rosen, qui était alors ambassadeur de Russie auprès du Japon, chanta abondamment les louanges du grand-duc de vingt-deux ans en mentionnant précisément ces qualités.

En novembre 1898, le grand-duc fut rappelé en Russie, car les membres de la Famille impériale ne restaient normalement pas plus d'un an hors de Russie. Le grand-duc rentra en Russie en passant par les Etats-Unis, voyageant par bateau jusqu'à San Francisco, puis par le train jusqu'à New York et à nouveau par mer jusqu'en France.

Au milieu de 1899, le grand-duc fut affecté à la Flotte de la Mer Noire. Durant l'été de 1900, il navigua sur le cuirassé *Rostislav*, sous le commandement du contre-amiral et grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch. Le 6 décembre 1900, il fut promu au grade de lieutenant.

Au printemps de 1901, il fut affecté au cuirassé *Peresvet*, dont la construction se terminait. A l'automne de cette année-là, le *Peresvet* leva l'ancre pour l'Extrême-Orient. Le grand-duc faisait le tour du monde pour la seconde fois en cinq ans.

A la fin de 1902, Kirill Vladimirovitch fut transféré au croiseur de premier rang *Amiral Nakhimov*, qui devait retourner dans la Baltique. Il fut nommé commandant en second du croiseur en dépit de son jeune âge (il avait vingt-six ans). Il s'adapta rapidement à ses nouvelles fonctions, à ses responsabilités très lourdes, tout en se gagnant le respect des officiers et des matelots par ses qualités de marin. Pendant la longue traversée de Shanghai à Singapour, le capitaine du croiseur, le contre-amiral Steman, tomba gravement malade et fut forcé de remettre le commandement du navire à son jeune second. Sous la conduite du grand-duc, le *Nakhimov* arriva sain et sauf à Singapour. Le contre-amiral mourut à Singapour et le grand-duc conserva le commandement du navire jusqu'à l'arrivée du nouveau capitaine plusieurs mois plus tard, après quoi il reprit ses fonctions de commandant en second. Il rentra en Russie avec le croiseur au cours de l'été 1903.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1904, le grand-duc fut promu au grade de capitaine de corvette pour « services distingués », tout en conservant son poste d'aide de camp dans la suite de l'Empereur.

La guerre avec le Japon éclata à la fin de janvier 1904. Le grand-duc demanda alors à l'Empereur la permission d'être affecté à l'escadre du Pacifique. Cette requête fut satisfaite et, au commencement de mars 1904, il arriva à Port-Arthur. Le commandant de l'escadre, le vice-amiral S.O. Makarov, nomma le grand-duc dans son état-major et lui confia la responsabilité de la section opérationnelle qui s'appelait alors section navale militaire. L'amiral avait alors son pavillon et son état-major sur le croiseur *Petropavlovsk*.

Le 31 août 1904, l'escadre du vice-amiral attaqua une force japonaise. Le *Petropavlovsk* naviguait en tête de la colonne. En pénétrant dans le port, il heurta une mine et explosa ; en quarante-cinq secondes, il chavira et coula. Au moment de l'explosion, le grand-duc était sur la passerelle de commandement avec le vice-amiral. Souffrant de contusions et de brûlures, Kirill Vladimirovitch fit preuve d'une grande présence d'esprit : il sauta de la passerelle sur la tourelle d'un canon de 12 pouces et de là plongea dans la mer. Des tourbillons l'avalèrent mais, par un grand effort de volonté, il surmonta la violence de la mer et refit surface. L'eau était froide, peut-être 5 degrés. Il resta dans l'eau quarante minutes environ, se cramponnant à divers objets flottants, jusqu'à ce qu'une chaloupe du croiseur poseur de mines *Hydamak* le recueillît. Il était presque inconscient lorsqu'on le hissa à bord. Le grand-duc fut évacué à Saint-Pétersbourg où ses brûlures et ses contusions ainsi qu'un sérieux refroidissement demandèrent beaucoup de soins et une convalescence prolongée.

En 1908, après son mariage (dont il sera question plus loin), le grand-duc reprit du service dans la marine. Il fut affecté au croiseur de premier rang *Oleg* et navigua en Méditerranée comme commandant en second. Le 16 avril 1910, le grand-duc fut promu au grade de capitaine de frégate, mais continua à servir sur l'*Oleg*. En mai, l'*Oleg* rentra à Kronstadt. A l'automne de cette même année, il entra dans la Section navale militaire de l'Académie navale Nikolaevsky. En 1912, à la fin de ses études à l'Académie, il fut nommé commandant du croiseur *Oleg*, qui faisait maintenant partie de la Garde impériale navale. Sous le commandement du grand-duc, l'*Oleg* partit pour Stockholm où se tenait l'Exposition universelle.

Au commencement de la Première Guerre mondiale, le grand-duc fut affecté à l'état-major du commandant en chef où il passa seize mois.

Le 23 février 1915, le grand-duc fut promu au grade de contre-amiral et affecté à la suite de l'Empereur et de l'Impératrice.

Au début de 1916, le grand-duc fut nommé commandant des Equipages de la Garde impériale et de tous les bataillons et flottilles opérant le long de la ligne de front de l'armée. Il occupa ce poste jusqu'à la chute de la monarchie en mars 1917.

Pendant son service dans la marine, le grand-duc figura sur les tableaux de service des régiments de la Garde impériale suivants : le Préobrajensky, les Fusiliers de la Famille impériale, les Hussards et les Dragons de l'Empereur. Il était en même temps, commandant honoraire du 52<sup>e</sup> Régiment d'infanterie de Vilna. L'appartenance à tant de régiments n'était autorisée que dans le cas de membres de la Famille impériale qui étaient élevés dans l'ordre de succession au trône.

De ce bref rappel des états de service du grand-duc Kirill Vladiirovitch, il ressort que sa carrière dans la Marine avait été extrêmement sérieuse : deux navigations autour du monde, une participation active à deux guerres, une qualification complète comme officier en second, le commandement d'un navire de guerre de premier rang et le commandement des Equipages de la Garde impériale ainsi que des bataillons et flottilles opérant sur la ligne de front de l'Armée. Dans la Marine, il s'était fait la réputation d'excellent officier et d'excellent commandant. Il était très respecté parmi les officiers et les équipages qui avaient navigué avec lui.

Le 27 février 1917, le sinistre soulèvement se produisit à Petrograd. Le pouvoir fut transféré au gouvernement provisoire composé de membres de la Douma. Pendant ces jours sombres, les Equipages de la Garde impériale maintinrent la discipline et l'ordre dans leurs rangs. C'était la seule unité militaire de la garnison de Petrograd qui était restée constamment et totalement loyale envers l'empereur.

Le grand-duc se rendit compte qu'il était vital que la loi et l'ordre fussent maintenus dans la capitale pour le cas où l'empereur y reviendrait. C'est pourquoi il concentra tous les Equipages de la Garde à Petrograd. Avec la permission de l'Impératrice, il déplaça le 3<sup>e</sup> Bataillon, auquel avait été confiée la protection de la famille impériale, de Tsarskoe Selo à Petrograd, remplaçant à Tsarskoe Selo ce 3<sup>e</sup> Bataillon par un bataillon composé du Régiment de la Garde impériale et d'un bataillon des Régiments des Fusiliers de la Garde impériale.

En dépit de la discipline digne d'éloges des Equipages de la Garde impériale, ils ne furent pas insensibles au ricochet des événements survenant dans la capitale. Il y avait dans leurs rangs des hommes favorables aux révolutionnaires, ce qui rendait très difficile la tâche du grand-duc soucieux de maintenir l'intégrité de la Garde navale. Des incidents déplaisants étaient inévitables.

Par exemple, un adjudant-major des Equipages de la Garde très excité s'approcha du grand-duc pour lui annoncer que les marins avaient enfermé les officiers dans la salle de garde et placé des sentinelles à la porte, pendant que des meetings se déroulaient dans les casernes des matelots. L'adjudant-major craignait qu'il n'y eût de représailles contre les officiers. Le grand-duc se rendit en hâte aux casernes pour parler aux matelots et il réussit à les calmer. Les officiers furent relâchés et l'ordre fut rétabli, mais le grand-duc se rendit compte que l'incident était significatif. Il était néanmoins encouragé par le fait que son autorité était intacte et que les matelots n'avaient montré aucun signe de déloyauté envers la monarchie.

En vérité, tout au long de cette période, les matelots donnèrent amplement la preuve qu'ils avaient confiance dans leur commandant impérial et le respectaient. De leur propre chef, ils assurèrent la protection des membres de la famille du grand-duc et les empêchèrent d'être victimes d'affrontements au moment où Petrograd était livré à la destruction et au pillage.

A un moment donné au cours de cette lutte, un groupe de matelots des Equipages de la Garde demanda à voir le grand-duc. Le grand-duc s'attendait à se voir présenter des exigences désagréables. Au lieu de cela, on lui demanda poliment la permission d'emprunter

sa voiture personnelle pour peu de temps parce que les délégués des Equipages de la Garde n'avaient pas de moyen de transport. Le grand-duc accéda volontiers à leur requête. Satisfaits, les délégués le remercièrent avec effusion et promirent que la voiture serait rendue dans l'état où ils l'avaient prise.

Au cours des derniers jours de février, l'anarchie grandit dans la capitale. Le Gouvernement provisoire voulait prendre « des mesures décisives pour rétablir l'ordre ». Le Gouvernement adressa un appel spécial aux soldats, matelots et officiers de toutes les unités de la garnison de Petrograd, y compris la Garde navale. Dans l'appel, il était demandé à toutes les unités de la garnison de se présenter à la Douma d'Etat, et d'exprimer par là leur loyauté envers le Gouvernement provisoire. A ce moment-là, le « Soviet, composé de soldats, de matelots et de délégués des ouvriers », formé arbitrairement, menaçait l'autorité du Gouvernement provisoire qui cherchait à déterminer sur quelles unités on pouvait compter pour rétablir l'ordre à Petrograd.

Voici comment le grand-duc Kirill Vladimirovitch décrit ces événements dans ses mémoires « Ma vie au service de la Russie. Alors et maintenant », publiés en anglais en 1938 à Londres :

*Pendant ce temps-là, il n'y avait aucune nouvelle de Moghilev, seulement de folles rumeurs. Personne ne savait où se trouvait l'empereur sinon qu'il tentait de revenir à Tsarskoe Selo, soutenu par des troupes loyales qui devaient aider le train impérial à forcer le passage à travers les cordons de contingents révolutionnaires en rébellion. J'étais placé dans une position difficile par le décret du Gouvernement. J'étais le commandant des Equipages de la Garde qui constituaient un des contingents militaires de la capitale. L'ordre du Gouvernement, qui était le dernier vestige d'autorité, si mince fût-il, à Saint-Pétersbourg, s'adressait à mes hommes comme à toutes les autres troupes et, de plus, il s'adressait à moi qui étais leur commandant. Il me fallait donc décider si j'obéirais à cet ordre et mènerais mes hommes à la Douma, ou si, en donnant ma démission, je laisserais mes hommes sans chef dans cette situation dangereuse, leur permettant par là même de dériver vers les écueils de la révolution avec les autres. J'avais jusque-là réussi à préserver leur loyauté et à maintenir la discipline parmi eux. C'étaient les seules troupes loyales qui restaient dans la capitale. Cela n'avait pas été une tâche facile que de les préserver de la contagion du mal révolutionnaire. Les priver de commandement à ce moment-là eût simplement aggravé le désastre. Mon souci principal était de faire de mon mieux pour rétablir l'ordre dans la capitale par tous les moyens à ma disposition, même en sacrifiant mon orgueil personnel, afin que l'empereur pût revenir sain et sauf. Le gouvernement n'était pas encore ni ouvertement ni officiellement un gouvernement révolutionnaire, bien qu'il semblât se diriger dans cette direction. C'était, cependant, comme je l'ai dit, le seul organisme sûr dans ce naufrage et si l'empereur réussissait seulement à revenir, soutenu par des troupes loyales, et à rétablir l'ordre, alors tout pouvait encore être sauvé. Il restait un faible espoir.*

*C'est pourquoi je me suis rendu aux casernes des Equipages de la Garde, espérant encore qu'il ne serait pas nécessaire de boire cette coupe amère. Quand j'y arrivai, cependant, je vis que je n'avais pas d'autre choix que de les conduire à la Douma. Ils voulaient y être menés. Ainsi, je défilai jusqu'à la Douma à la tête d'un bataillon des Equipages de la Garde. En chemin, ils se firent tirer dessus par quelques fantassins. Je continuai en voiture et arrivai à la Douma...*

J'ai décrit cet incident avec force détails parce que, dans ses efforts pour calomnier le grand-duc, l'opposition politique de droite utilisait cette « marche à la Douma » comme argument destiné à le discréditer. Elle y voyait la preuve que « le grand-duc avait rejoint la Révolution », bien que l'incident eût eu lieu avant l'abdication de l'empereur. Pour rendre l'accusation plus convaincante, l'histoire était embellie et l'on disait que le grand-duc portait un ruban rouge, ainsi que tous les membres des Equipages de la Garde, ce qui n'est guère crédible : c'est en effet un fait établi que les Equipages de la Garde essuyèrent plusieurs coups de feu tirés par des soldats pendant leur marche vers la Douma. Il est peu vraisemblable que des soldats rebelles aient pu tirer sur une unité militaire arborant

l'emblème de la Révolution, le ruban rouge. Ils tiraient probablement parce que rien ne montrait que les Equipages de la Garde, conduits par un membre de la famille impériale, avaient embrassé la Révolution.

Après la visite à la Douma, le grand-duc fut convaincu que le Gouvernement provisoire n'avait aucune autorité. Il donna sa démission et abandonna le commandement des Equipages de la Garde après la promulgation du manifeste du 2 mars 1917 annonçant l'abdication de l'empereur et il fit savoir au ministre des Affaires militaires et navales, Kerensky, qu'il renonçait à son poste dans la marine. Il obtint plus tard, par l'intermédiaire de Kerensky, l'autorisation de se rendre en Finlande avec sa famille.

Kirill Vladimirovitch était un homme cultivé, raffiné qui avait fait des études très approfondies grâce à d'excellents précepteurs. Ses dons musicaux, son service dans la Marine, ses innombrables rencontres avec des gens remarquables de différentes nationalités et une épouse exceptionnellement intelligente, tout cela avait contribué à faire de lui un homme remarquablement compétent.

Cela ne veut pas dire qu'il était sans défaut. Au cours des années, après avoir traversé de nombreuses épreuves, il s'était laissé aller à un certain égoïsme et à la paresse. Comme tous les Romanov, il avait tendance à être timide, ce qui produisait sur les autres une impression moins favorable que celle qu'il méritait.

Il fallait bien connaître Kirill Vladimirovitch pour juger correctement ses actions et ne pas se laisser induire en erreur par certaines manifestations de son caractère et de ses humeurs. C'était indéniablement un homme doué d'une grande noblesse de caractère, de beaucoup de gentillesse et d'une grande force d'âme. Il détestait l'hypocrisie et s'abstenait de rejeter sur les autres la responsabilité de ses fautes, allant parfois jusqu'à assumer la responsabilité des erreurs des autres.

Il s'impatiait facilement lorsqu'il était confronté à des situations déplaisantes, en particulier en ce qui concernait les problèmes domestiques mineurs et il tardait quelquefois à les résoudre. Cette approche s'avérait fréquemment la plus sage, car elle donnait le temps aux passions de s'apaiser.

Kirill Vladimirovitch ne supportait pas les plaintes, les intrigues et les calomnies et il savait comment traiter les coupables. Il n'aurait jamais abandonné ses subordonnés, préférant les défendre de tout son pouvoir.

Il aimait plaisanter et taquiner tout à fait innocemment. C'était en général un homme d'un naturel facile. Cependant, s'il voulait montrer son déplaisir, il pouvait le faire avec brusquerie. Il se calmait facilement et il n'était pas rancunier. Il oubliait facilement le mal qu'on lui avait fait.

Le grand-duc comprenait rapidement les affaires compliquées et il avait beaucoup de bon sens. Il manquait en revanche d'esprit d'initiative et de ténacité. Cela ne veut pas dire qu'il donnait carte blanche à ses subordonnés.

Il avait de l'intuition dans le domaine politique. Dans des situations politiques difficiles et embrouillées, il saisissait instinctivement ce qu'on lui cachait et discernait où se trouvait la vérité. Mais il était mal à l'aise lorsqu'il lui fallait entrer dans des discussions pour défendre son opinion. Dans certains cas, il se rendait à l'opinion d'autrui simplement pour éviter la confrontation, même si cela allait à l'encontre de son jugement, si bien que parfois des gens tenaces l'amenaient à accepter des positions qui n'étaient pas conformes à sa pensée.

Sa femme, Victoria Feodorovna, joua un rôle immense dans la vie de Kirill Vladimirovitch. Il l'aimait et l'admirait énormément. Elle avait une grande influence sur lui, au point de modifier son caractère et ses opinions.

Kirill Vladimirovitch préférait céder à sa femme l'initiative de la discussion et des décisions à prendre. Lorsqu'il n'était pas d'accord avec elle, il gardait le silence, ce qui était tout à fait caractéristique. Victoria Feodorovna comprenait le sens de ce silence et mettait fin à la discussion en disant : « Je vois que vous n'êtes pas d'accord avec moi. Eh bien ! Faites ce qui vous paraît juste. » Le « vous » s'adressait généralement à Sa Majesté et à moi-même...

Pour ce qui était des affaires de famille et d'argent, Kirill Vladimirovitch s'en remettait habituellement à Victoria Feodorovna. Il était content de la laisser s'occuper des questions de

famille compliquées et des problèmes financiers. Cette attitude ne plaisait pas toujours à Victoria Feodorovna. De temps en temps, elle s'indignait, car elle était contrariée de devoir supporter, elle, la mère de famille, tout le poids des soucis, alors que lui, le père, restait ainsi à l'écart refusant de s'en mêler. Néanmoins, Victoria Feodorovna avait trop de volonté et d'énergie pour laisser tomber les affaires de famille. Il fallait aussi tenir compte du fait qu'en émigration, les revenus venaient principalement de sa famille à elle.

L'amour si profond de Kirill Vladimirovitch pour Victoria Feodorovna, le fait que leurs sentiments étaient mutuels et que cette dernière était une personne d'une intelligence et d'une énergie aussi remarquables, tout cela était une grande chance pour lui. Mais il y avait le revers de la médaille. Victoria Feodorovna était l'élément dominant dans les affaires de famille. L'atmosphère à la maison pouvait parfois devenir oppressante et le grand-duc inventait des moyens de s'échapper pour se détendre un certain temps. Il était néanmoins tellement attaché à Victoria Feodorovna qu'au bout de deux ou trois jours, il était forcé de revenir vers elle. Les lettres et les télégrammes se succédaient rapidement, entrecoupés quand cela était possible, d'un ou deux appels téléphoniques par jour. Son retour à la maison était toujours une grande joie.

Kirill Vladimirovitch était extrêmement bel homme. Il se détachait dans la foule, on ne pouvait pas le confondre avec quelqu'un d'autre à cause de son port vraiment royal. Quand il était jeune et portait l'uniforme, il avait une prestance particulièrement belle et imposante. Son rang élevé en Russie, sa fortune et son élégance, tous ces atouts avaient contribué à son succès dans la société. Mais son amour pour Victoria Feodorovna était toujours passé au premier plan, excluant tout autre attachement durable avec d'autres femmes. Même s'il eut des flirts occasionnels, habituellement dans le cadre de ses fonctions sociales, ils n'entamèrent jamais son attachement pour Victoria Feodorovna, qui était sacré à ses yeux.

Je ne dirai jamais jamais assez combien Victoria Feodorovna était une femme remarquable. Autour de 1900, elle surclassait toutes les autres personnalités royales en Allemagne et en Russie. En dépit de son jeune âge, elle était écoutée des hommes d'Etat. Malheureusement, et c'est regrettable, le destin ne lui donna pas l'occasion de montrer son sens politique en tant que personnalité politique de plein droit. Elle eût été sans aucun doute une impératrice de Russie exceptionnelle.

Douée de beaucoup de bon sens, d'une volonté forte et de nombreux talents, ayant reçu une éducation très large, elle dominait facilement ceux qui étaient en contact avec elle. Personne ne pouvait résister à son charme et à sa majesté. Dans sa famille, elle était tout ; dans le travail politique, elle était l'âme. Ses soeurs, la reine Marie de Roumanie, la princesse Alexandra Hohenloe-Langenburg et l'Infante Béatrice d'Orléans, s'en remettaient toujours à elle. Dans les crises qui jalonnèrent leur vie, elles cherchèrent toujours son soutien et ses conseils.

Dans le travail politique, Sa Majesté Victoria Feodorovna était l'âme parce qu'elle croyait sincèrement aux bienfaits et à la possibilité de la restauration de la monarchie légitime en Russie. Elle était convaincue qu'un régime monarchique moderne et démocratisé serait viable en Russie. Elle pensait aussi que, puisque, par la volonté du destin, Kirill Vladimirovitch était le Chef de la Dynastie, c'était le devoir de son mari de brandir l'étendard de la restauration de la monarchie et son devoir à elle, en tant qu'épouse, de l'aider du mieux qu'elle pouvait.

Kirill Vladimirovitch croyait aussi que la monarchie serait en Russie viable et bénéfique pour le peuple, et il se rendait clairement compte qu'étant le Chef de la Dynastie, il devait conduire le Mouvement monarchiste vers ce but. Il ne pensait pas que les Russes étaient prêts à combattre pour le rétablissement de la monarchie, en dépit des souffrances que leur faisait subir le régime bolchevique, mais il était persuadé que le peuple russe adopterait la monarchie si le régime soviétique venait à tomber. La monarchie serait alors choisie, à condition que les droits démocratiques du peuple fussent assurés.

La jeunesse de Victoria Feodorovna n'avait pas été facile. A dix-huit ans, elle avait été mariée au grand-duc de Hesse-Darmstadt, homme beaucoup plus âgé qu'elle dont elle ne pouvait être amoureuse. Le mariage était une obligation dynastique ; il avait été contracté sous la pression de la reine Victoria d'Angleterre pour des considérations politiques. Le



grand-duc était le frère aîné de la princesse Alice, la future impératrice de Russie Alexandra Feodorovna et de la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna, épouse du grand-duc Serge Alexandrovitch (gouverneur de Moscou, assassiné par les révolutionnaires en 1905). Le grand-duc de Darmstadt était amoureux de Victoria Feodorovna alors que les sentiments de celle-ci comptaient peu aux yeux de ses parents. Sa mère, Marie Alexandrovna, seule fille de l'empereur Alexandre II, avait été mariée au second fils de la reine Victoria, le duc Alfred d'Edimbourg, non par amour mais pour des considérations dynastiques.

A cette époque déjà, Victoria Feodorovna était attiré par son cousin germain, Kirill Vladimirovitch, mais elle n'était sûre ni de la profondeur de ses propres sentiments ni s'ils étaient réciproques.

La jeune grande-duchesse alla vivre dans le château ancestral de son époux, « Wolfsgarten », près de Darmstadt. Elle donna bientôt naissance à une fille, la princesse Elisabeth. Cette dernière mourut soudainement à l'âge de neuf ans. Cette mort coïncida avec sa séparation d'avec son mari. Comme les docteurs furent incapables de déterminer la cause de la mort de l'enfant, les courtisans, qui critiquaient le désir de la grande-duchesse de demander le divorce, virent dans cette mort une punition infligée par Dieu à l'infidélité.

L'épisode du divorce fut très pénible et plein d'expériences déplaisantes pour la grande-duchesse. Elle souffrit moralement. Lorsque la séparation fut enfin définitive, elle alla vivre avec sa mère. Au cours de cette période, elle rencontra plusieurs fois Kirill Vladimirovitch. Une des rencontres eut lieu à Londres pendant la célébration du jubilé de diamant de la reine Victoria (vingt-cinq ans de règne). Kirill Vladimirovitch arriva sur le croiseur *Russie* comme représentant de l'empereur de Russie aux cérémonies. Après cette rencontre, Kirill Vladimirovitch confia à ses parents - comme Victoria Feodorovna à sa mère (son père était déjà mort) - leur intention de se marier.

Ils se revirent lorsque Kirill Vladimirovitch fut affecté au cuirassé *Peresvet*, en route pour l'Extrême-Orient. En traversant la Méditerranée, le navire fit escale à Villefranche, où Victoria Feodorovna habitait avec sa mère dans leur magnifique Villa Fabron, près de Nice. Saisissant l'occasion, Kirill Vladimirovitch passa plusieurs jours en compagnie de Victoria Feodorovna. Il y eut ensuite une longue séparation, particulièrement difficile à supporter car ils étaient conscients des grands obstacles qu'il leur faudrait surmonter pour réussir enfin à se marier.

Sachant avec quelle sévérité les divorces étaient considérés à la cour et dans la société en général, et s'attendant à rencontrer d'autres difficultés encore, les parents de Kirill Vladimirovitch firent tout leur possible pour empêcher le mariage de leur fils avec Victoria Feodorovna. Ils pensaient que l'amour de leur fils n'était pas profond et ils espéraient qu'à la faveur de cette longue séparation, sa passion tiédirait et qu'il tomberait peut-être amoureux d'une autre femme. Cela explique pourquoi son affectation sur le *Peresvet* en Extrême-Orient dura deux ans et non pas un an, comme c'était la coutume, et pourquoi il fut envoyé en mission à la cour d'Italie où il y avait plusieurs jeunes princesses. La mère de Victoria Feodorovna s'appliquait, elle aussi, à dissuader sa fille, invoquant les devoirs d'une épouse et d'une mère.

Mais ces tentatives furent vaines : Kirill Vladimirovitch était si attaché à Victoria Feodorovna qu'il était prêt à tout supporter pour l'épouser. Connaissant la force de la volonté de Victoria Feodorovna et sachant qu'elle aussi était amoureuse, on pouvait s'attendre à la voir se battre jusqu'au bout pour son bonheur.

Comme nous l'avons dit, en 1904, au cours de la guerre russo-japonaise, Kirill Vladimirovitch échappa de peu à la mort quand le *Petropavlovsk* fut coulé. De cette tragédie presque fatale, leur amour sortit renforcé. Lorsqu'elle apprit la nouvelle que Kirill Vladimirovitch avait été sauvé, elle comprit combien il lui était cher.

Le divorce de Victoria Feodorovna fut enfin officiel en 1904, mais ce n'était que le premier de plusieurs obstacles qu'il fallait surmonter ; maintenant Kirill Vladimirovitch devait obtenir la permission de l'empereur. Aucun mariage d'un membre de la Famille impériale n'était légal sans le consentement de l'empereur. Kirill Vladimirovitch se serait exposé à de terribles conséquences s'il venait à enfreindre cette règle. Il y avait aussi un obstacle religieux. Selon les canons de l'Eglise orthodoxe russe, le mariage de deux personnes

apparentées par les liens du sang ne pouvait être autorisé que par le Saint Synode. Il y avait ainsi deux obstacles majeurs à franchir.

A mesure que le temps passait, les parents de Kirill Vladimirovitch comme la mère de Victoria Feodorovna finirent par se rendre compte que leur opposition au mariage aurait pour seule conséquence de rendre leurs enfants malheureux, si fort était leur amour mutuel.

Wladimir Alexandrivitch décida de discuter personnellement de cette question avec l'empereur. Il découvrit que Leurs Majestés étaient catégoriquement opposées à ce mariage. Il eût été probablement possible de fléchir l'empereur, mais Alexandra Feodorovna était la soeur du grand-duc de Darmstadt, dont Victoria Feodorovna avait divorcé. Elle savait combien ce divorce avait été pénible pour son frère. Et maintenant, on demandait à son mari, l'empereur, de consentir au remariage de la femme qui avait rendu son frère si malheureux. L'impératrice était trop indignée pour surmonter ses sentiments de vengeance. Elle fut inflexible dans son opposition au mariage de Kirill Vladimirovitch avec Victoria Feodorovna. L'empereur refusa d'accorder la permission demandée sous le prétexte qu'il ne voulait pas créer de précédent.

Les deux mères, Marie Alexandrovna et Marie Pavlovna, et même le grand-duc et amiral-général Alexis Alexandrovitch tentèrent de persuader l'empereur de changer d'avis, mais en vain. Tout le monde savait que la décision de l'empereur était inspirée par son désir d'éviter tout conflit avec l'impératrice.

Finalement le Saint Synode émit une décision favorable à Kirill Vladimirovitch et il reçut une bénédiction pour son mariage avec Victoria Feodorovna. Seule manquait maintenant la permission de l'empereur.

L'opposition rencontrée par Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna était dans une grande mesure due aux convictions et aux valeurs des membres de la Famille impériale et à celles des classes sociales supérieures en Russie. Les divorces étaient considérés comme scandaleux, presque comme quelque chose de honteux, bien que dans les cercles royaux, la plupart des mariages étant « arrangés » pour des raisons dynastiques, il y eût de nombreux cas dans lesquels le divorce eût été la solution la plus rationnelle. Les mariages conclus pour de raisons politiques étaient souvent malheureux et difficiles à supporter.

Lorsque plusieurs mois se furent écoulés et qu'il fut devenu évident que le consentement de l'empereur ne pourrait pas être obtenu, avec l'assentiment de Marie Alexandrovna, Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna décidèrent d'agir sans le consentement de l'empereur. Ils feraient ensuite appel à l'empereur et ils accepteraient la punition qui leur serait infligée. Ils ne voyaient pas d'autre solution puisqu'ils étaient décidés à se marier, quelles que fussent les conséquences.

Le mariage fut fixé au 8 octobre 1905 ; La cérémonie devait être célébrée secrètement dans la chapelle privée du comte Adlerberg à Tegernsee en Bavière, non loin de Munich par le confesseur de la grande-duchesse Maria Alexandrovna, le protopresbytre Smirnov. Il ne fut pas facile de le convaincre de célébrer la cérémonie parce qu'il craignait les représailles des autorités du clergé de la cour.

Le mariage fut caché aux parents de Kirill Vladimirovitch afin de ne pas les mettre dans une situation difficile. Du côté russe, seul le grand-duc Alexis Alexandrovitch fut invité, et même alors, on lui cacha la vraie raison de son invitation à Tegernsee. Le grand-duc, alors à Paris, accepta l'invitation, mais, par suite d'un quiproquo, il arriva trop tard pour la cérémonie mais à temps pour le banquet. Quand il apprit la nouvelle du mariage, il félicita sincèrement les jeunes mariés et approuva leur action.

Quelques jours plus tard, Kirill Vladimirovitch se rendit seul à Saint-Pétersbourg pour annoncer son mariage à l'empereur et lui demander son pardon pour avoir enfreint sa volonté. Maria Alexandrovna et Victoria Feodorovna étaient certaines que l'empereur accorderait son pardon. Kiril Wladimirovitch alla directement de la gare au palais de ses parents pour les informer les premiers. Son père, sa mère et ses frères approuvèrent son action désespérée. En accord avec le protocole s'appliquant aux membres de la famille impériale, revenu dans la capitale, Kirill Vladimirovitch téléphona au ministre de la cour, le baron Frederiks, pour demander à être reçu par l'empereur à l'occasion de son retour de l'étranger et de son mariage (c'était la coutume d'indiquer au ministre de la cour le motif

d'une demande d'audience). Ce soir-là, le ministre de la cour se rendit au palais de Wladimir Alexandrovitch pour informer Kirill Vladimirovitch que l'empereur l'avait exclu de la Marine et de la Garde impériale et privé de tous ses titres honoraires ; il devait quitter la Russie dans les quarante-huit heures pour avoir désobéi à la volonté de l'empereur qui refusa de recevoir Kirill Vladimirovitch personnellement.

Le grand-duc Wladimir Alexandrovitch fut si indigné de la manière dont l'empereur avait traité son fils qu'il donna immédiatement sa démission de son poste de commandant en chef de la Garde impériale et des unités militaires du district de Saint-Pétersbourg. L'empereur ne tenta nullement de faire reprendre sa démission de protestation à son éminent oncle qui était le frère préféré de son père. Il surprit tout le monde en acceptant cette démission et en nommant à la place de son oncle le grand-duc Nicolas Nikolaevitch. Alors que l'effervescence était à son maximum à Tsarskoe Selo, il fut même question de priver le grand-duc Kirill Vladimirovitch de ses droits au trône, mais le Conseil des juristes spécialistes des Lois fondamentales de l'Empire arrivèrent à la conclusion que l'empereur ne pouvait pas priver le grand-duc de ces droits parce que sa désobéissance en ce qui concernait son mariage n'était pas une raison suffisante.

Kirill Vladimirovitch n'avait pas d'autre recours que de quitter la Russie, comme il en avait reçu l'ordre, accompagné de la sympathie de tous les autres membres de la famille impériale. C'est à ce prix élevé que Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna avaient gagné leur droit au bonheur conjugal. Il ne leur restait plus qu'à attendre que le calme revienne dans les esprits et que l'empereur accorde son pardon. Son père et ses frères avaient promis à Kirill Vladimirovitch qu'ils évoqueraient constamment son affaire et feraient pression pour que le pardon lui fût accordé rapidement. Son oncle bien-aimé, Alexis Alexandrovitch, fit la même promesse, mais il mourut au début de 1908 avant d'avoir eu le temps d'intervenir.

Kirill Vladimirovitch et sa femme passèrent leurs années de bannissement à la Villa Edimbourg à Cobourg, à Paris où ils possédaient un appartement avenue Henri-Martin, et à la Villa Fabron à Nice. Ils passèrent aussi beaucoup de temps à parcourir en voiture l'Allemagne, la France, l'Italie et d'autres pays d'Europe occidentale. A cette époque, les voyages en automobile présentaient toutes sortes de difficultés : les routes étaient mauvaises, les postes d'essence et les ateliers de réparation étaient rares, alors que les véhicules avaient une fâcheuse tendance à tomber en panne fréquemment. De plus, la voiture alors à la mode était un « roadster » (voiture de sport décapotable).

En 1907, Victoria Feodorovna rejoignit l'Eglise orthodoxe russe, ce qui renforça l'éligibilité de Kirill Vladimirovitch à la succession au trône. Ce n'étaient pas là des considérations négligeables, car l'Héritier et Tsarévitch Alexis Nikolaevitch souffrait d'hémophilie et l'on connaissait le souhait du frère de l'empereur, Michel Alexandrovitch, de renoncer au trône.

Le premier enfant de Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna, la princesse Maria Kirillovna, naquit en 1907 à Cobourg. Le second, la princesse Kira Kirillovna, en 1909, à Paris dans leur appartement de l'avenue Henri-Martin.

Au début de février 1909, on annonça à Kirill Vladimirovitch que son père, le grand-duc Wladimir Alexandrovitch, était dans un état critique. Celui-ci mourut le 13 février. Quelques jours avant la mort de son père, le grand-duc reçut un télégramme de sa mère lui annonçant que l'empereur lui avait pardonné et que Victoria Feodorovna était élevée au rang de grande-duchesse. D'un point de vue dynastique, leur mariage était légalisé, ce qui leur donnait le droit d'assister aux funérailles du grand-duc Wladimir Alexandrovitch. Après les cérémonies funèbres, Kirill Vladimirovitch et Victoria demandèrent à être reçus par l'empereur et l'impératrice. L'audience leur fut immédiatement accordée. Ils furent reçus avec une chaleur extrême. Peut-être l'empereur et l'impératrice voulaient-ils rattraper ce qui s'était passé et Alexandra Feodorovna renouer ses liens d'amitié avec Victoria Feodorovna...

Kirill Vladimirovitch fut aussi réintégré dans la Garde, l'Armée et la Marine impériales et ses titres honorifiques lui furent restitués. Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna se réinstallèrent immédiatement à Saint-Pétersbourg.

Pendant presque trente ans (vingt-neuf ans et trois mois), jusqu'à la mort de Victoria Feodorovna (le 2 mars 1936), ils vécurent ensemble en parfaite harmonie. Je crois qu'au long

des années, Victoria Feodorovna se rendit compte que Kirill Vladimirovitch n'était peut-être pas l'homme idéal qu'elle avait espéré, mais leur amour mutuel ne faiblit jamais. De toutes façons, si Kirill Vladimirovitch avait eu un tempérament différent, ils ne se seraient peut-être pas aussi bien entendus.

Kirill Vladimirovitch était un excellent pianiste. Il connaissait bien la musique classique qu'il adorait. Les dernières années de sa vie, il ne pouvait plus jouer, malheureusement. Je me souviens être arrivé un jour à la villa, cinq ans environ avant sa mort, et avoir trouvé Victoria Feodorovna bouleversée. Elle me confia plus tard qu'elle avait suggéré à son mari de se mettre au piano pour surmonter son ennui manifeste. En essayant de lui obéir, il avait découvert que ses doigts étaient devenus raides au point qu'il n'était plus capable de jouer. Kirill Vladimirovitch comprit apparemment qu'il y avait d'autres causes que le simple manque de pratique. Je pus voir l'effet évident produit par tout ceci sur son humeur.

Je me rappelle la merveilleuse impression que j'avais eue en les voyant et en les entendant jouer ensemble sur deux pianos sous la baguette du chef d'orchestre de Cobourg à la fin des années vingt.

Bien que Victoria Feodorovna fût elle aussi très douée pour la musique, son talent principal était la peinture. Elle peignait généralement des fleurs et des plantes. Elle avait souvent exposé ses peintures en Russie et, pendant la période difficile de l'émigration, ses tableaux avaient souvent tiré la famille de ses difficultés financières, car elle les vendait facilement par l'intermédiaire d'amis à des clients aux Etats-Unis.

Non seulement Victoria Feodorovna peignait des fleurs, mais elle en cultivait aussi et avec beaucoup de succès. Elle adorait le jardinage. A la Villa Argonid, à Saint-Briac, elle avait un magnifique jardin d'agrément avec des roses, des lis et d'autres fleurs. Les habitants faisaient un détour pour passer devant la villa et admirer les fleurs de Victoria Feodorovna.

Elle était très adroite en broderie, prolongation de ses talents de peintre. Elle avait, par exemple, dessiné elle-même les patrons pour les dessus en tapisserie qu'elle avait brodés pour plusieurs fauteuils. Elle ne supportait pas de ne rien faire ; elle jardinait ou peignait ou bien encore faisait de la couture ou de la gravure.

Tous les jours y compris le dimanche, je minutais mon départ pour la Villa de façon à arriver là-bas ponctuellement à dix heures, car à cette heure-là, Victoria était invariablement seule dans son salon qui servait de magasin. C'était le moment favorable pour une conversation en privé. Nous abordions les sujets les plus variés, mais nous parlions néanmoins surtout du Mouvement monarchiste et de la politique mondiale. Sa Majesté non seulement s'intéressait profondément à la politique, elle faisait preuve de saines intuitions politiques. Elle prétendait, à juste titre, que la politique devrait être la profession des membres des familles royales. Elle avait des vues larges et modernes. Elle s'intéressait tout spécialement aux nouveaux phénomènes politiques et ses analyses étaient toujours impartiales.

L'éventualité d'une nouvelle guerre l'inquiétait. Elle avait exprimé ses craintes au cours dès la période allant de 1928 à 1935, longtemps avant que la guerre n'éclatât en 1939. Elle était convaincue que si l'Angleterre et la France ne faisaient pas de concessions à l'Allemagne à propos du traité de Versailles, la guerre était inévitable, car le mécontentement allemand qui s'ensuivrait amènerait Hitler et le Parti national-socialiste au pouvoir. Elle pensait que la décision prise à Versailles d'enlever à l'Allemagne la Rhénanie, l'Alsace-Lorraine, les Sudètes, Dantzig et Memel avait été une grosse faute parce que les Allemands n'accepteraient jamais ces pertes. Elle était opposée à la Société des Nations (SDN), non dans son principe, mais à la façon dont elle était organisée à l'époque. Elle considérait que la France était condamnée si elle ne rajeunissait pas ses structures internes.

Elle ne croyait plus que la chute du pouvoir soviétique était imminente. Sa Majesté ne pouvait pas, bien sûr, prévoir les événements de la Seconde Guerre mondiale, mais elle sentait que le mode de vie de la vieille Europe occidentale allait disparaître. Elle exprimait l'opinion que nous vivions dans une période de transition. Elle sentait venir, semble-t-il, l'émergence d'une nouvelle ère et le triomphe des principes démocratiques sur le communisme.

Victoria Feodorovna était néanmoins convaincue que si, en Allemagne, le pouvoir devait tomber aux mains des Nationaux-socialistes, la restructuration serait mise en place rapidement, car les Allemands retrouvaient leur conscience nationale ébranlée par la défaite. En même temps, elle s'inquiétait des conséquences possibles pour l'Allemagne si cette force politique devait prendre le pouvoir. Elle espérait que Hitler se retournerait contre le communisme, mais elle ne se faisait aucune illusion et savait que le prix à payer pour la Russie serait très lourd. Elle disait souvent : « Si nous sommes vraiment une grande nation, ce ne sont pas les étrangers qui nous aideront à nous relever. Non seulement les étrangers ne nous aideront pas, mais ils vont simplement nous achever. »

Elle connaissait personnellement de nombreux hommes d'état contemporains. Elle avait rencontré Hitler et Mussolini. Elle n'avait pas de sympathie pour Hitler en tant que personne, mais elle reconnaissait que c'était un homme remarquable. Elle désapprouvait ses idées politiques, convaincue qu'en fin de compte, il s'empêtrerait dans ses idées malsaines et dangereuses à mettre en pratique. Elle était révoltée par la persécution des juifs qu'elle jugeait indigne d'une société civilisée du vingtième siècle.

Sa connaissance des cercles politiques de l'Europe occidentale et des Etats-Unis auxquels elle avait accès faisait de Sa Majesté Victoria Feodorovna un avocat très efficace de la restauration de la monarchie légitime en Russie. Lorsqu'en diverses circonstances, elle rencontrait des diplomates, elle ne manquait jamais cette occasion de leur expliquer que le rétablissement de la monarchie en Russie ne devait être en aucune façon considérée comme un triomphe réactionnaire. Tout au contraire, la nouvelle forme d'une monarchie démocratique apporterait au peuple russe la liberté et le droit de participer au gouvernement du pays. La nouvelle monarchie devait être et serait un régime démocratique civilisé, ce que le régime soviétique, tout particulièrement sous la dictature de Staline, n'était certes pas. Pour beaucoup d'étrangers, les vues de Victoria Feodorovna étaient une révélation, habitués qu'ils étaient à concevoir le régime tsariste comme une dictature violant les principes démocratiques et dont le rétablissement serait rétrograde.

Aux yeux de Sa Majesté, le rétablissement de la monarchie et le transfert du pouvoir entre les mains du monarque légitime devait être l'issue probable d'une révolution nationale et du renversement du régime par le peuple russe mécontent. Telle que je la comprenais, la pensée de Sa Majesté concernant la structure du nouveau régime en Russie, était la suivante : le pouvoir législatif serait partagé entre le monarque et les représentants élus des peuples de l'empire ; le pouvoir exécutif resterait entre les mains du monarque en tant que représentant du peuple, mais il délèguerait la conduite effective des affaires du pays à un premier ministre, à l'exemple du régime actuel de la France de De Gaulle.

Sa Majesté voyait les événements à venir comme un long combat entre, d'une part, les démocraties capitalistes qui conduisent les nations sur le chemin du développement progressif et de l'amélioration du niveau de vie et, d'autre part, le communisme qui propage des idées qu'elle considérait contraires aux conceptions humaines fondamentales. Elle voyait dans le communisme une doctrine artificielle incapable d'offrir à l'humanité une existence heureuse. Elle pensait que même si le capitalisme devait perdre ce combat, sa défaite ne serait que temporaire parce que ce n'était pas une invention de l'homme mais un système dicté par les impératifs de la vie. Il ne pouvait par conséquent pas périr. D'autre part, le communisme, qui tente de faire d'une partie de l'humanité des esclaves soumis, est condamné à disparaître parce que personne ne peut changer la nature humaine telle qu'elle a été créée par Dieu.

Partant de ces prémisses, Sa Majesté considérait qu'il était essentiel de continuer à revitaliser l'idéologie monarchiste de façon telle qu'elle incarne les nouvelles tendances. Ces convictions se reflétaient dans les manifestes de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, qui étaient presque invariablement rédigés en collaboration avec Victoria Feodorovna.

Il me faut répéter ici avec force que Leurs Majestés étaient opposés à toute forme d'intervention étrangère en Russie.

Au cours de nos conversations, Victoria Feodorovna et moi étions fréquemment obligés de régler des affaires financières déplaisantes. Tous les fonds indispensables à la vie

quotidienne de la famille provenaient de la famille de Victoria Feodorovna. A Kirill Vladimirovitch revenait la responsabilité beaucoup plus simple de répartir l'emploi de l'argent du ménage, ce qu'il faisait de façon pointilleuse. Comme il répugnait à dépenser en une fois de grosses sommes, il tardait à régler les factures importantes. Il allait fréquemment à la banque retirer de l'argent du compte. Il était saisi de panique lorsqu'il remarquait que le compte était peu approvisionné.

Lorsque la famille de Kirill Vladimirovitch avait quitté la Russie pour s'installer en Finlande, elle n'avait pas le moindre revenu puisque le gouvernement provisoire avait par un décret privé tous les Romanov de leurs revenus et du droit de disposer de leurs biens. Ils étaient sans le sou et dépendaient de l'aide de leurs amis et du produit de la vente des bijoux qu'ils avaient réussi à emporter avec eux. Ce n'est qu'après avoir quitté la Finlande qu'ils purent recevoir l'aide de la mère de Victoria Feodorovna.

La situation financière de la famille s'améliora notablement avec l'héritage des domaines de la grande-duchesse Marie Pavlovna et de la duchesse Marie Alexandrovna. L'inflation eut, bien sûr, un effet néfaste sur leur situation de fortune, de même que la chute des prix dans la bijouterie. Des financiers expérimentés ou des hommes d'affaires auraient probablement été capables, sinon d'augmenter, du moins de préserver leur capital. Ni Kirill Vladimirovitch ni Victoria Feodorovna ne s'y connaissaient en affaires : les questions d'argent leur répugnaient. Auparavant, lorsque leurs revenus provenaient d'une allocation stable, ils avaient réussi à rester dans les limites de leur budget ; même alors, cependant, ils ne pensaient pas du tout à augmenter leur capital. Ils avaient toujours répugné à investir avec la crainte de finir, en fin de compte, par perdre de l'argent.

Pendant les premières années de l'émigration, Victoria Feodorovna avait confié la gestion de ses finances à une dame allemande loyale et douée en affaires, Madame von Raafen, qui avait déjà géré les affaires de sa mère. Lorsque les marchés financiers s'étaient effondrés en Allemagne, von Raafen perdit de l'argent appartenant à Victoria Feodorovna.

L'héritage de Kirill Vladimirovitch et une partie de celui de Victoria Feodorovna étaient constitués de bijoux. Il y avait un dilemme : fallait-il convertir aussitôt tous les bijoux en argent liquide ou bien le faire au fur et à mesure des besoins ? Etant donné le manque de stabilité de la monnaie allemande et française et la chute brutale des prix dans la bijouterie après la guerre, ils décidèrent de ne vendre que lorsque le besoin s'en ferait sentir, avec l'espoir que la valeur des bijoux remonterait. C'était peut-être une sage décision, sauf que les années de crises économique et politique s'éternisèrent et qu'ils avaient besoin d'argent. Même dans les périodes les meilleures, le marché des bijoux restait capricieux. Il était parfois saturé de perles, à d'autres moments de diamants. Tantôt les pierres précieuses étaient à la mode, tantôt non. Leurs Majestés étaient forcés de vendre au prix fixé par l'acheteur, si bien que le produit de la vente était toujours inférieur à ce qu'ils espéraient.

En dépit du fait que Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna avaient peur d'investir leur argent dans des affaires financières, des personnes entreprenantes réussirent néanmoins à attirer Kirill Vladimirovitch dans des projets prétendument à la fois profitables pour lui et bénéfiques pour les émigrés russes. Certains, d'autre part, persuadèrent Victoria Feodorovna de fournir l'argent nécessaire pour des activités politiques. En conséquence de quoi, leur fortune fondit ; le temps pendant lequel ils auraient pu vivre sur leur capital en fut substantiellement raccourci. Au vu des pertes consécutives à ces placements peu judicieux, ils furent d'autant plus convaincus que leur façon de gérer leur fortune était la bonne. En 1929, la famille était presque sans ressources, à l'exception de deux biens, la Villa Edimbourg à Cobourg et la Villa Argonid à Saint-Briac. Ces deux propriétés, néanmoins, étaient source de dépenses.

Au début, je restai en dehors des affaires financières de la famille, mais cette situation changea avec le temps. Quand le manque d'argent se fit particulièrement sentir, dans l'isolement de Saint-Briac et en l'absence de quiconque susceptible d'être consulté et capable d'intercéder en sa faveur, Victoria Feodorovna me fit entrer de plus en plus dans ces affaires.

Sa Majesté Victoria Feodorovna était hypersensible pour ce qui était de ces questions d'argent ; demander à sa sœur, ou à une amie proche, de l'aider lui était tout simplement trop

pénible. Les soucis financiers l'affectaient profondément parce qu'elle pensait déchoir en demandant de l'argent ; accepter de l'aide, sous une forme ou sous une autre, eût entamé le prestige de la famille. Sa soeur aînée, la reine Marie de Roumanie, était toujours prête à l'aider et elle avait demandé à être informée chaque fois que le besoin se ferait sentir. Mais même cela était dur pour Victoria Feodorovna. Finalement, pour éviter à sa soeur la pénible nécessité de devoir demander de l'argent, la reine eut recours à des envois mensuels réguliers à Saint-Briac. Ces envois devinrent la base du budget familial, ce qui était à peine suffisant pour vivre modestement. Chaque fois qu'il fallait faire une dépense exceptionnelle, ce qui était fréquent, il était nécessaire de trouver d'autres ressources. Dans ces cas-là, la vente des tableaux de Victoria Feodorovna était d'un grand secours. J'étais aussi occasionnellement chargé de trouver des fonds supplémentaires...

En 1929, les revenus de la famille suffisaient à peine à les faire vivre. Le soutien de l'activité politique requérait d'autres sources de revenus ; c'est pourquoi, avec l'approbation de Kirill Vladimirovitch, j'organisai parmi tous les membres monarchistes-légitimistes du Mouvement monarchiste une collecte régulière de fonds destinés à ce travail, contribution modeste et entièrement bénévole. Ces fonds couvraient les frais habituels occasionnés par le fonctionnement d'un secrétariat, y compris la correspondance avec l'étranger, les dépenses d'impression, etc. Mes dépenses personnelles et mes frais de voyage étaient payés par Sa Majesté. Mon salaire était tout juste suffisant pour nous permettre de vivre modestement, ma famille et moi-même. Nous avions du mal à joindre les deux bouts car mon poste entraînait certains frais de représentation et nous obligeait à recevoir fréquemment des visiteurs. Sa Majesté était dans l'impossibilité de me verser mon salaire régulièrement, mais seulement « si les circonstances le permettaient » et il y avait des périodes où les circonstances le permettaient rarement. Il nous fallait alors vivre à crédit, ce qui était désagréable, car nous avions une réputation à défendre. Heureusement, les commerçants locaux comprenaient la situation, ils ne refusaient jamais de nous faire crédit et restaient discrets.

Le premier souci de Kirill Vladimirovitch et de Victoria Feodorovna était l'avenir de leur fils, Wladimir Kirillovitch, après leur mort. Lorsque Victoria Feodorovna mourut, en mars 1936, il est certain qu'elle était inquiète à l'idée que leurs biens se résumaient à deux villas sans grande valeur qu'il faudrait, de plus, partager entre leurs trois enfants. La situation financière paraissait plus sombre qu'elle ne l'était en réalité parce qu'ils avaient supposé que la somme d'argent que la mère de Kirill Vladimirovitch, Maria Pavlovna, avait déposé dans une banque de Mecklembourg avant la Première Guerre mondiale avait été réduite à rien. Un an après la mort de Victoria Feodorovna, cependant, on apprit qu'en dépit de l'inflation dont le capital avait souffert, une certaine somme avait été conservée grâce à un banquier expérimenté qui avait la responsabilité du compte. Ce dernier suggéra à Kirill Vladimirovitch de remplir un dossier pour réclamer l'héritage de Maria Pavlovna. La demande fut adressée au tribunal des successions, les documents furent étudiés, et, quelques jours avant la mort de Kirill Vladimirovitch, un jugement fut rendu en sa faveur. Après sa mort, ce même tribunal transféra à Wladimir Kirillovitch les droits à cet héritage. Lorsque ce dernier toucha concrètement cet argent, la Seconde Guerre mondiale avait éclaté.

Maria, la première fille du grand-duc Kirill Vladimirovitch, était née en 1907 à la Villa Edimbourg, la seconde fille, Kira, en 1909, à Paris. Les deux soeurs étaient très différentes, à la fois par leur physique et par leur caractère. Maria Kirillovna ressemblait surtout à sa grand-mère paternelle, Maria Pavlovna, alors que Kira Kirillovna tenait à la fois de son père et de sa mère. Maria Kirillovna était gaie et sociable et elle n'aimait pas se concentrer sur des problèmes difficiles. Elle préférait tout ce qui était joyeux et animé. Elle était espiègle et adorait les farces. Elle recherchait la compagnie des jeunes gens et des jeunes filles et elle adorait la danse et les jeux.

Maria Kirillovna se maria alors qu'elle n'avait que dix-huit ans. Son mari, Carl zu Leiningen, allait bien avec elle. C'était un homme sociable, aimable et gai. Maria Kirillovna se révéla être une excellente mère. Elle voulait beaucoup d'enfants ; ils en eurent six. Elle avait bien sûr des nourrices pour l'aider à s'occuper de ses enfants, mais elle avait la responsabilité de la bonne marche de la maison, tâche qui n'est pas si facile et qu'elle remplit à la perfection.

Ses premières années de mariage furent difficiles pour elle. Ce n'était pas facile de s'adapter à un château dans une petite ville, en particulier aussi longtemps que la princesse douairière zu Leiningen était en vie et avait la main haute sur la maison. Maria Kirillovna était trop indépendante, si bien qu'elle insista pour mener avec son mari une vie séparée de celle de ses beaux-parents. Le jeune couple acheta une maison à Amorbach, la ville où se trouvait le château, et ils appelèrent leur maison *Derflinger*, nom du navire sur lequel son mari, qui était officier de marine, avait servi pendant la Première Guerre mondiale ; son navire avait participé au sabordage de la flotte allemande dans la baie de Scapa Flow en 1918, à la suite du traité de paix. L'intérieur de la villa de Maria Kirillovna était beau et confortable. Elle aimait s'occuper de décoration intérieure et elle avait du talent pour cela. Lorsque Maria Kirillovna et son mari venaient en visite à Saint-Briac, l'animation et la gaîté régnaient à « Ker Argonid ». Dans la journée, on allait à la plage nager et pique-niquer, on dansait, on jouait au bridge ou à d'autres jeux. Ils venaient habituellement à Saint-Briac deux fois par an, une fois en hiver, en février-mars, et une fois en été, en juillet-août. Ils amenaient souvent leurs enfants avec eux jusqu'au moment où ces derniers furent si nombreux qu'il n'y avait plus assez de place à la Villa Argonid pour les loger tous. Pour une certaine occasion, Maria Kirillovna loua une petite maison à proximité de la plage où elle logea ses trois enfants avec leurs gouvernantes pour éviter qu'ils ne troublent la vie à Ker Argonid.

Le prince héréditaire s'occupait du négoce de bois de sa famille. Son bureau se trouvait dans un grand bâtiment à Amorbach. En tant que fils aîné, il était l'assistant de son père. En 1939, lorsque celui-ci mourut subitement, il devint à son tour le chef de la famille responsable de l'administration des propriétés familiales et du négoce de bois. Maria Kirillovna et lui prirent automatiquement les titres de prince et princesse.

En 1941, quand la guerre éclata entre l'Allemagne et la Russie, le mari de Maria Kirillovna fut volontaire pour le service armé, malgré la paralysie de son bras droit et une blessure permanente à la hanche. Il fut accepté dans la marine comme officier de réserve à condition de ne pas être affecté sur un bateau. Il fut d'abord affecté au quartier général de la flotte qui assiégeait Kronstadt et Saint-Pétersbourg. A la fin de la guerre, on lui confia le commandement d'une batterie sur l'île Grand Tuters située dans la baie de Narva, dans le golfe de Finlande. Peu de temps avant la fin de la guerre, il fut tué au cours d'un bombardement de l'île par des navires de guerre russes.

En 1945, Maria Kirillovna se retrouva veuve avec six enfants. Elle pleura très profondément la mort de son mari. Il n'était pas facile non plus pour elle de devoir dépendre maintenant de son fils aîné. Ayant atteint dix-huit ans, celui-ci devenait légalement le chef de famille, selon la tradition familiale. Affaiblie par l'adversité, elle tomba malade, souffrit d'asthme et mourut brusquement à Madrid alors qu'elle était en visite chez son frère.

La description qui suit est celle de Kira Kirillovna alors qu'elle était dans ses jeunes années, avant son mariage en 1938, quand elle avait vingt-neuf ans. Kira Kirillovna était très différente de sa soeur et de son frère par son caractère, elle ressemblait énormément à sa mère. Ses traits physiques eux-mêmes trahissaient la noblesse de ses origines. Pendant des générations, ses ancêtres des deux côtés avaient occupé des positions éminentes dans différents pays. Kira Kirillovna était généreuse et fière, gentille et affectueuse. Elle s'intéressait à beaucoup de choses : la politique mondiale, la vie de la nation, les pays qu'elle pouvait visiter, la nature et l'art. Elle s'intéressait tout particulièrement à la peinture et à la sculpture. Elle sculptait des animaux avec enthousiasme. A la suite de ses voyages, elle était devenue une philatéliste acharnée. Elle lisait beaucoup et comme elle comprenait bien le russe, l'anglais, l'allemand et le français, et, plus tard, l'espagnol, elle lisait la plupart des oeuvres littéraires dans la langue d'origine, devenant ainsi très versée dans la littérature de nombreux pays. Comme elle avait beaucoup voyagé, elle connaissait bien l'Europe occidentale et avait déjà parcouru deux fois les Etats-Unis avant son mariage. Son voyage de noces lui fit faire le tour du monde en passant par les Etats-Unis, le Japon, l'Extrême-Orient et l'Inde.

Kira Kirillovna était vive, elle aimait la compagnie, la danse et les autres distractions. Elle plaisait beaucoup en société et, souvent invitée chez des parents et des amis, elle était toujours bien accueillie.



Kirai Kirillovna savait s'habiller, ce qui était un exploit étant donné la somme d'argent limitée dont elle disposait, mais tâche grandement facilitée par sa beauté et son élégance. Lorsqu'elle était encore adolescente, elle était déjà admirée et aimée en Russie et elle continua à être très populaire parmi les Russes en exil.

On lui prédisait un avenir brillant. On la voyait tsarine de Bulgarie, reine de Hongrie, de Suède, d'Angleterre. Le sort fit d'elle une princesse de Prusse, la femme de Louis Ferdinand, Chef de la Maison des Hohenzollern et prétendant au trône d'Allemagne. Rétrospectivement, nous savons maintenant que la destinée avait choisi pour elle le chemin le plus heureux.

Parmi les Russes, Kira Kirillovna avait beaucoup d'amis et d'admirateurs. Quand elle venait à Paris, tout le monde s'empressait pour la recevoir. Son emploi du temps était rempli d'invitations. On organisait des dîners, des thés, des soirées, des réceptions en son honneur. Des bals et des ventes de charité recherchaient son patronage.

Quand on apprit à Paris que Kira Kirillovna était fiancée, le mot d'ordre circula : « Nous devons marier notre Tsarevna de telle sorte que tout le monde sache que nous aimons notre Tsarevna. » Chacun fit de son mieux, il y eut une avalanche de cadeaux, une quantité de réceptions, le métropolitain donna sa bénédiction et tout le monde voulait l'étreindre et lui souhaiter beaucoup de bonheur.

Tout cela ne s'explique que par le fait que tous lui étaient attachés et l'aimaient énormément. Comment cet attachement s'expliquait-il? Kira Kirillovna n'avait jamais rien fait de spécial pour eux et ne pourrait rien faire à l'avenir, mais ils avaient conscience qu'elle faisait tellement pour les Russes par sa cordialité, sa gentillesse et sa bonté. Ils sentaient tous qu'elle aurait voulu les aider, elle comprenait les difficultés de l'exil et ils voyaient combien elle était malheureuse de ne rien pouvoir faire pour leur venir en aide. A leurs yeux, Kira Kirillovna était enveloppée de l'aura d'une « Tsarevna » bien-aimée.

Aujourd'hui, elle est tout autant une épouse bien-aimée et la mère de sept enfants. Kira Kirillovna est devenue « Maman Kira », entièrement dévouée à son mari et à ses enfants. Il reste à espérer qu'elle gardera assez de forces pour continuer à donner longtemps la preuve de son amour désintéressé et de sa fidélité à sa famille.

Le dernier enfant de Kirill Vladimirovitch et de Victoria Feodorovna était Wladimir Kirillovitch né le 30 août 1917 à Borgo en Finlande, à l'apogée de la révolution russe. La Finlande avait obtenu son indépendance. Wladimir Kirillovitch naquit dans une période de difficultés et de privations pour sa famille. Son père était sous la menace constante d'être arrêté, transféré à Saint-Pétersbourg et fusillé, comme cela fut le cas pour plusieurs autres membres de la famille impériale.

Je me souviens de Wladimir Kirillovitch alors que c'était un jeune garçon de sept ans. Je l'ai vu grandir et devenir un jeune homme plein de maturité. Retournant aux lointaines années de son enfance, je le revois à Cobourg en train de grimper du jardin dans mon bureau par la fenêtre. Il avait toujours un bouclier et une épée de bois. Ces armes le gênaient pour passer par la fenêtre et il fallait parfois l'aider, ce qu'il détestait. Quand, enfin, le « chevalier » avait réussi à pénétrer, il allait sans attendre à mon bureau et se mettait à chercher ce qui pouvait l'intéresser, des tampons de caoutchouc, par exemple. J'avais prévu sa curiosité et donnais au « chevalier » une feuille de papier vierge qu'il tamponnait rapidement des deux côtés avec « Imprimé », « Recommandé », etc. Puis venait une avalanche de questions : « Pourquoi mettez-vous ces cachets ? », « A qui écrivez-vous ? », « Que veut dire « Imprimé » ? ». Les questions se succédaient si rapidement que j'étais incapable de répondre à toutes. Les réponses, de toute façon, n'intéressaient pas vraiment le « chevalier ». Quand il en avait assez de tamponner, il reprenait fièrement son bouclier et son épée et, avec quelque difficulté, il ressortait par la fenêtre pour disparaître.

Par la fenêtre du bureau, nous voyions parfois Wladimir Kirillovitch en train de faire marcher une locomotive à vapeur miniature sur des rails qui s'étalaient dans tout le jardin. Ces rails avaient été posés avec l'aide de son père. Quand la locomotive n'avait plus de vapeur, cette interruption du jeu mettait Wladimir Kirillovitch de mauvaise humeur. Il aimait les choses simples et fiables.

Wladimir Kirillovitch adorait jouer avec son chien Verdun, un beau et grand berger allemand. Verdun semblait heureux de jouer avec son maître et faisait preuve d'une patience

sans limites. Son maître prenait plaisir à le mettre dans un chariot couvert qu'il tirait dans le jardin. Un jour, au milieu de ce jeu, on appela Wladimir Kirillovitch pour qu'il rentre dans la maison et il oublia de libérer Verdun avant de partir en courant. Au bout de quelques heures, on remarqua enfin l'absence de Verdun. On le découvrit en train de dormir paisiblement dans le chariot... Je revois aussi Wladimir Kirillovitch qui descendait l'escalier principal depuis le second étage en glissant assis sur un grand plateau. Tout cela se passait il y a longtemps. Quarante ans se sont écoulés qui ont apporté de grands changements. Wladimir Kirillovitch est maintenant un adulte et le seul survivant de ceux qui composaient sa famille et en conservaient l'âme. Les souvenirs restent. Ses parents l'adoraient et faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour le rendre heureux.

Dès son plus jeune âge, il avait été confié aux soins de Miss Gregory, une gouvernante anglaise très instruite. Elle prenait soin de lui, l'élevait selon les principes de l'éducation anglaise et essayait de lui inculquer une discipline sévère. D'un côté, il y avait la tendresse et les distractions, de l'autre, une contrainte raisonnable. Ainsi, un certain équilibre était-il maintenu. Ainsi, le jeune Wladimir Kirillovitch grandit dans un monde de tendresse, objet de l'adoration de ses parents et de ses soeurs. Il eût difficilement pu en être autrement puisqu'il était le seul fils et le plus jeune enfant de la famille, celui sur lequel reposait l'avenir de la famille. Tout cela était facile, car c'était un enfant particulièrement gentil et intéressant.

Lorsqu'il fut temps pour Wladimir Kirillovitch de commencer des études, Evguenia Alexandrovna Johanson fut engagée comme institutrice. En dépit de son nom de famille germanique, ce qui la dérangeait, celle-ci était très russe. C'était une bonne institutrice très instruite. Très jeune, elle avait obtenu son diplôme de fin d'études du cours Bestoujev à Saint-Pétersbourg, qui était alors la seule institution d'études supérieures de jeunes filles en Russie.

Avant de venir dans la famille de Wladimir Kirillovitch, elle avait été dans la famille de la comtesse Kleinmichel où elle avait été l'institutrice des filles et du fils de la comtesse. Elle avait émigré de Saint-Pétersbourg en Finlande avec la famille de la comtesse.

Dans la famille du grand-duc, elle avait d'abord été chargée de diriger les études des filles. Ce n'est pas facile d'être institutrice dans une famille parce que les événements familiaux viennent interrompre les études, par exemple les voyages inévitables, un visiteur imprévu qui arrive et qu'il faut accueillir ou bien une fête de famille à célébrer ou encore un ou une élève qui ne se sent pas bien. Mais Evguenia Alexandrovna faisait observer énergiquement les heures prévues et suivait son programme sans s'en écarter. Elle remplissait sa tâche avec une grande abnégation et elle irritait parfois les parents et suscitait la colère des enfants par son attitude inflexible et son formalisme. Avec le temps, ils finirent cependant par apprécier sa ténacité et ils la respectaient et l'aimaient beaucoup.

Lorsque Wladimir Kirillovitch était encore trop petit pour étudier, Victoria Feodorovna demanda à Evguenia Alexandrovna de jouer un peu avec lui tous les jours afin de lui faire parler le russe dès son plus jeune âge. La nourrice, en effet, ne lui parlait qu'anglais et, entre eux, les membres de la famille s'exprimaient habituellement en anglais. Les études, elles, se faisaient en russe.

Victoria Feodorovna parlait le russe, mais pas couramment. Elle préférait parler anglais, français ou allemand. Sa première langue était l'anglais parce que son père était né anglais et qu'elle avait passé son enfance en Angleterre. Lorsque son père s'était installé en Allemagne, elle avait été forcée d'apprendre l'allemand si bien qu'elle parlait aussi parfaitement cette langue.

Dans la famille de Kirill Vladimirovitch, on parlait avant tout le russe, mais comme en société on parlait principalement le français, on parlait aussi fréquemment français dans la famille. Kirill Vladimirovitch parlait parfaitement anglais, mais moins bien l'allemand.

Les études sérieuses de Wladimir Kirillovitch commencèrent lorsqu'il eut six ans. Il termina les cours correspondant aux études secondaires à l'âge de dix-sept ans. Quand il eut quinze ans, un professeur de mathématiques expérimenté, le Docteur von Pigenot, d'origine allemande, fut invité à l'aider à compléter ses études secondaires en mathématiques, physique, chimie et en d'autres sciences ainsi qu'en langue allemande.

Le Docteur von Pigenot avait été auparavant le précepteur des fils de l'infante Béatrice qu'il avait préparés avec succès à l'examen d'entrée de l'Institut polytechnique de Zurich.

Wladimir Kirillovitch fit de bonnes études, tout en se montrant légèrement paresseux. Une certaine lenteur était une caractéristique de sa nature, bien que dans le sport, la conduite automobile, la voile et les jeux avec ses camarades, il fit preuve, au contraire, d'une grande vivacité, d'initiative et d'une rapidité de réflexe. Dans le sport, il essayait toujours de surpasser les autres, que ce fût au golf, au tennis, en natation, pour la bicyclette et la motocyclette, pour la voile ou l'automobile. L'orgueil jouait certainement un rôle important dans son désir d'être le meilleur. Il voulait dépasser les autres et il y parvenait généralement.

Son intérêt pour la mécanique appliquée se manifesta dès son plus jeune âge. Il était toujours attiré par la technologie des avions, des automobiles, des locomotives, des motos et des vélos. Jamais il ne se lassait d'assembler des modèles Meccano, un système qui permet de fabriquer des jouets avec des pièces métalliques, des boulons et des vis. Il les assemblait méticuleusement et avec lenteur parce que, tout en travaillant, il en discutait le montage. Wladimir Kirillovitch construisait aussi des modèles réduits d'avions. Il travaillait avec soin et ingéniosité. Ses modèles étaient d'une qualité telle qu'ils pouvaient être exposés dans les vitrines de magasins de jouets. Ils n'étaient pas seulement beaux, ils étaient solidement construits et pouvaient voler. Avant de les faire voler, le grand-duc leur faisait subir des tests approfondis et leur apportait de nombreuses modifications.

Mon fils Vladimir aidait toujours Wladimir Kirillovitch dans l'exécution de ses projets car ce dernier préférait ne pas travailler seul.

Lorsque, plus tard, Wladimir Kirillovitch fit un stage dans l'usine de roulements à billes de Stanford en Angleterre, ses aptitudes techniques lui valurent les compliments de la direction de l'usine.

Wladimir Kirillovitch fit son entrée sur la scène politique alors qu'il était très jeune. Ses grandes qualités politiques et administratives furent très vite évidentes. Aptitudes héritées sans aucun doute de ses ancêtres paternels et maternels.

Un autre trait frappait chez lui : il était sans prétention dans ses relations avec les autres ; elles étaient aussi faciles avec un prince qu'avec un paysan, un intellectuel ou une personne sans instruction. Il gagnait rapidement la confiance et le respect des gens ordinaires et savait trouver avec eux un centre d'intérêt commun.

Bien qu'ils fussent en exil, les descendants de la glorieuse dynastie russe surent rester dignes de leurs ancêtres, les empereurs et les grands-ducs, maintenant la Dynastie à son plus haut degré de moralité. Peu importe si la Dynastie gouverne à nouveau la Russie dans l'avenir comme elle l'a fait dans le passé, parce qu'à travers l'histoire, elle restera toujours l'emblème de trois siècles de créativité et de productivité dans la vie du peuple russe. Rien ni personne ne peut effacer de l'histoire de l'humanité les trois siècles de la période des Romanov ; les services qu'ils ont rendus, gravés dans la conscience des Russes et de l'humanité, ne doivent jamais être oubliés.

Je vais maintenant décrire ce que j'ai pu observer au sujet des autres membres de la famille Romanov en exil, selon l'ordre décroissant de succession au trône. Les suivants après Wladimir Kirillovitch étaient les frères de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch : Boris et André.

Boris Vladimirovitch était un homme gai, d'esprit large et d'humeur agréable. C'était quelqu'un de particulièrement agréable qui s'attirait la sympathie des autres en particulier celle de ses subordonnés. Il était populaire dans le régiment de cosaques qu'il commandait. En cela, il ressemblait à son père. C'était l'archétype de l'aristocrate russe, un vrai gentleman et aussi un bon vivant. En dépit de ses grandes qualités et de sa totale loyauté envers la monarchie et la Dynastie, dans sa jeunesse, il avait souvent été léger. Il ne tenait pas suffisamment compte des obligations qui allaient avec son rang. Boris Vladimirovitch ne se rendait pas compte que la conduite de chacun des membres de la Famille impériale était observée, jugée et critiquée par la société. Des bruits couraient dans le pays, répandus par des ennemis de la monarchie sur les membres de cette famille, en particulier au cours des dix ou quinze dernières années du règne de l'empereur Nicolas II. On mettait dans l'esprit d'un large cercle des gens du peuple des histoires dans lesquelles la vérité était déformée.

Le même phénomène se produisit au cours des premières années de l'émigration. Les cercles proches de Boris Vladimirovitch le respectaient, mais dans les cercles plus larges, il était critiqué. Toutes sortes d'histoires inventées circulaient à son sujet ; elles ternissaient sa réputation et rejaillissaient sur ses frères. Une grande partie de ces calomnies avaient pour origine sa conduite pendant la guerre russo-japonaise. La plupart des gens ne connaissaient pas bien les relations entre les membres de la famille impériale, ils ne les connaissaient pas eux-mêmes, ils faisaient par conséquent des confusions et attribuaient fréquemment certains agissements à des membres de la Famille qui étaient complètement en dehors de ces affaires.

Il faut dire à son avantage que, parce qu'il était si bel homme et si majestueux, Boris Vladimirovitch pouvait remplir parfaitement des fonctions de représentation. Sur le croiseur *Aurora*, il avait représenté l'empereur au couronnement du roi du Siam. Il avait mérité les plus grandes louanges pour son attitude pendant les cérémonies.

Dès son arrivée en exil, Boris Vladimirovitch épousa Zinaïda Rachevsky dont il était tombé amoureux alors qu'il était encore en Russie. C'était apparemment un mariage heureux, mais Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna considéraient que cette union était une erreur et refusaient de recevoir sa femme. Comme lui-même refusait de les voir sans sa femme, la situation était bloquée. Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna aimaient bien Boris Vladimirovitch, ils se désolaient de ne pouvoir le voir, mais celui-ci restait inflexible : s'ils refusaient de recevoir sa femme, ils ne le verraient pas non plus. Des années passèrent. Des amis tentèrent plusieurs fois d'organiser une rencontre entre Kirill Vladimirovitch et Boris Vladimirovitch, toujours sans succès. Finalement, après quinze ans de séparation, ils se revirent. Boris Vladimirovitch vint à Saint-Briac en voiture accompagné du colonel Grevs. La rencontre fut chaleureuse et pleine d'émotion. Tous les deux étaient heureux. La deuxième rencontre eut aussi lieu à Saint-Briac lorsque j'appelai Boris Vladimirovitch afin de décider s'il fallait transporter Kirill Vladimirovitch à l'Hôpital américain à Paris.

Boris Vladimirovitch se tenait à l'écart de la politique, mais il était favorable au rétablissement de la monarchie. Il reconnaissait pleinement le droit de son frère à prendre le titre impérial, il l'approuvait de l'avoir fait et le soutenait sans restriction. Il ne tolérait pas la moindre critique au sujet de son frère, il interrompait sèchement quiconque mentionnait irrespectueusement le nom de Kirill Vladimirovitch.

Le plus jeune des trois Vladimirovitch, le grand-duc André, était un homme doué d'une nature complexe. Par son énergie, son intelligence, son instruction et sa bonne éducation, il eût pu devenir un homme d'état remarquable. Toutes ces belles qualités étaient gâtées par un manque de volonté et de caractère. Il se laissait facilement influencer par des gens au caractère plus affirmé, hypocrites et prompts à donner des conseils. Il embrassait avec enthousiasme les idées nouvelles, puis son emballement retombait aussi vite et ces idées perdaient tout intérêt pour lui. Voici un exemple typique : il pouvait impulsivement taper à la machine une lettre destinée à Kirill Vladimirovitch ou au Secrétariat de Sa Majesté pour décrire l'idée « brillante » qu'il fallait mettre en pratique. Lorsque la réponse arrivait de Cobourg ou, plus tard, de Saint-Briac, elle ne l'intéressait plus. Pour ce qui était des hommes, il n'était pas bon juge et plaçait parfois mal sa confiance. Il n'avait pas de convictions politiques solides, mais penchait vers les idées réactionnaires et il avait des liens étroits avec les monarchistes d'extrême droite. A une certaine période, il avait soutenu le Parti Mladoross, probablement sous l'influence de son fils.

Pour toutes ces raisons, Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna se méfiaient d'André Vladimirovitch quand il s'agissait de questions politiques et ils étaient sceptiques à propos des affaires dans lesquelles il s'investissait périodiquement. Lorsque Kirill Vladimirovitch reconnaissait l'enveloppe d'une lettre de son frère, il s'exclamait souvent : « André, encore ! Que veut-il ? C'est un homme qui ne peut pas rester tranquille. » Si par hasard André Vladimirovitch faisait une suggestion approuvée par Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna, Sa Majesté était content et fier de son frère, et il disait : « Bravo, André ! » Malheureusement, il avait rarement l'occasion de faire de tels compliments.

André Vladimirovitch était d'un abord facile. Tout le monde le savait, si bien que les gens venaient le trouver pour des questions insignifiantes, en particulier pour donner leur avis

sur ce que faisait Kirill Vladimirovitch ou le critiquer. D'une manière générale, André Vladimirovitch était bien vu dans l'émigration, en particulier dans les cercles militaires. Il était invité à toutes les cérémonies, qu'elle fussent organisées par les monarchistes légitimistes, par l'opposition ou tout simplement par les militaires.

André Vladimirovitch était surtout sous l'influence de gens qui ne sympathisaient pas avec l'idée de démocratisation du régime monarchique telle qu'elle était proposée par Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna. Ces gens réussissaient toujours à approcher André Vladimirovitch et à le monter contre son frère.

Le grand-duc était vexé de voir ses projets fréquemment rejetés par Sa Majesté. Comme il considérait qu'il eût été déloyal de critiquer son frère ou Victoria Feodorovna, sa colère se retournait contre moi, puisqu'il se trouvait que c'était avec moi qu'il était en correspondance. Mes relations avec lui évoluaient en conséquence. Tant que ses relations avec Sa Majesté et Victoria Feodorovna étaient bonnes, il m'acceptait, mais dès que des frictions naissaient, je devenais un individu nuisible qui mettait des bâtons dans les roues.

André Vladimirovitch fut toujours loyal envers son frère. Dès le début de l'action politique de Kirill Vladimirovitch, André Vladimirovitch le soutint sans équivoque. Son influence sur les autres membres de la Famille impériale était par conséquent utile à Sa Majesté.

André Vladimirovitch était un juriste érudit et il avait un talent d'écrivain. Comme il aimait écrire, il entretenait une correspondance abondante. Dans ses lettres, qui ressemblaient souvent à un traité, il affirmait que son frère avait toujours agi en accord avec les Lois fondamentales. Son opinion, appréciée de beaucoup, avait un effet bénéfique pour la cause de Kirill Vladimirovitch.

Je vais maintenant évoquer plusieurs exemples de conflits passagers entre le grand-duc André Vladimirovitch et moi-même. Le premier cas concerne la « Fausse Anastasia » (Chanzkovsky), dont j'ai déjà parlé plusieurs fois dans des chapitres précédents. Les faits donnaient à penser que c'était soit une malade mentale, soit une aventurière. Une personne réussit, cependant, à convaincre le grand-duc qu'il était tout à fait possible qu'elle fût l'authentique grande-duchesse Anastasia Nikolaevna. Il se peut bien que ce quelqu'un ait été le duc Alexandre de Leuchtenberg. Aucun des autres membres de la Famille impériale n'accorda de crédit aux prétentions d'Anastasia ; en particulier, la grande-duchesse Olga Alexandrovna affirma ne pas la reconnaître. Le grand-duc André Vladimirovitch commit l'erreur d'exprimer son opinion par écrit au duc Alexandre de Leuchtenberg, qui s'était investi dans le soutien de la cause de la Chanzkovsky. La lettre du grand-duc fut reproduite en entier dans une brochure soutenant la thèse de l'authenticité de la Chanzkovsky.

Indignés par la lettre d'André Vladimirovitch, Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna lui adressèrent une lettre de reproches. Ils pensèrent qu'il valait mieux qu'elle ne fût pas signée par Sa Majesté. Elle devait, estimaient-ils, provenir de son Secrétariat et être officiellement signée par moi. La lettre était rédigée en termes sévères. Bien qu'elle fût écrite par Sa Majesté, j'avais le sentiment que le chef du Secrétariat n'aurait pas dû employer des expressions aussi dures dans une lettre adressée au frère de Sa Majesté. J'essayai de persuader Leurs Majestés d'en changer la formulation ou, du moins, d'envoyer la lettre avec la signature de Sa Majesté pour en atténuer l'effet, en vain. Je reçus l'ordre d'écrire ce qui m'avait été dicté et de le signer. Comme je le craignais, le grand-duc André Vladimirovitch fut blessé par cette lettre et son mécontentement retomba sur moi. Il répondit directement à Sa Majesté en disant qu'il était inadmissible que le chef du Secrétariat lui écrivît en des termes aussi durs au nom de Sa Majesté. Il était très fâché contre moi et il avait raison.

Un autre incident concerne l'argenterie impériale russe qui avait été évacuée de Crimée par l'Armée des Volontaires et elle était alors déposée dans une banque de Belgrade. Un homme du nom de Chichkine, inconnu de nous tous, arriva de Belgrade et apprit au grand-duc André Vladimirovitch l'existence de l'argenterie qui, à son avis, devait revenir à la Famille impériale et être mise à sa disposition. Chichkine proposa de négocier la remise de l'argenterie avec l'autorisation de Sa Majesté. Le grand-duc André Vladimirovitch écrivit immédiatement à son frère avec un grand enthousiasme, joignant à sa lettre une copie de la procuration rédigée par Chichkine. Sa Majesté savait que l'Union générale militaire, qui avait

évacué l'argenterie de Crimée, avait obtenu un prêt en utilisant cette argenterie comme garantie si bien que ce n'était pas une affaire simple. Sa Majesté avait également conscience qu'il n'eût pas été sage de confier la négociation d'une affaire aussi délicate à quelqu'un qui lui était totalement inconnu. Sa Majesté avait d'autant plus de raisons d'hésiter que la procuration proposée par Chichkine lui eût donné des pouvoirs si étendus qu'en négociant, il lui eût été possible de commettre une indécrotte.

Nous avons alors décidé de demander à notre représentant en Yougoslavie de vérifier quel était le statut légal de l'argenterie et nous avons informé le grand-duc que Sa Majesté jugeait pas qu'il ne lui était pas possible de donner la procuration demandée par Chichkine. Je devais signifier avec tact au grand-duc qu'il était souhaitable, pour le bien de tous, de ne pas poursuivre plus loin cette affaire. Le grand-duc fut peiné par la décision de Sa Majesté et, dans sa réponse, il m'accusa d'avoir dissuadé Sa Majesté de s'occuper de cette affaire. Après avoir fait son enquête, notre représentant recommanda de repousser à plus tard la réclamation de l'argenterie parce que le prêt obtenu avait servi à porter secours aux cadres de l'Union générale militaire qui étaient au chômage.

Un autre cas. Le grand-duc reçut d'un studio de cinéma américain la proposition suivante : les membres de la famille impériale, en particulier la grande-duchesse Kira Kirillovna, participeraient comme figurants à un film évoquant la vie à la Cour impériale de Russie. Le studio promettait que les désirs exprimés par les représentants légaux de la Famille impériale seraient scrupuleusement respectés pendant le tournage. Le studio offrait une compensation financière généreuse aux participants, y compris le voyage à Hollywood et un hébergement luxueux sur place. Naturellement André Vladimirovitch trouvait cette proposition très alléchante et tout à fait acceptable. Il demanda à Sa Majesté de permettre à Kira Kirillovna, ainsi qu'à d'autres membres de la Dynastie, de l'accepter.

Sa Majesté ne voulut même pas en discuter. Il m'ordonna de répondre au grand-duc qu'il était inacceptable de voir des membres de la Famille impériale participer à un tel film. Une fois de plus, André Vladimirovitch fut très contrarié et il prétendit que le refus de Sa Majesté n'était pas sans rapport avec mon influence (Sa Majesté Victoria Feodorovna n'était alors plus de ce monde).

Un jour, au début de 1935, après être rentrée de Paris à Saint-Briac, Sa Majesté Victoria Feodorovna raconta qu'André Vladimirovitch lui avait rendu visite et lui avait dit qu'un Russe était venu le voir au nom de la veuve de l'ancien vice-régent d'Extrême-Orient, l'amiral Alexeiev. La veuve prétendait que son défunt mari avait légué à l'empereur Nicolas II, ou à ses descendants, une importante somme d'argent. Elle avait appris que l'empereur était mort et que son successeur était Sa Majesté Kirill Vladimirovitch et elle voulait mettre celui-ci au courant des détails de cette affaire. Elle avait précisé qu'elle ne les communiquerait qu'à Sa Majesté en personne, en présence d'un notaire de la localité près de Paris où elle demeurait.

Bien que l'histoire parût rocambolesque, Victoria Feodorovna suggéra à son mari de répondre à André Vladimirovitch qu'il recevrait cette dame. Sa Majesté accepta, à contre-cœur. On fit savoir à André Vladimirovitch que Sa Majesté partirait le lendemain pour la rencontrer. Kirill Vladimirovitch était accompagné de Victoria Feodorovna et, selon le désir de celle-ci, de moi-même, pour ne pas laisser Sa Majesté aller seul au rendez-vous. En arrivant à Paris, Sa Majesté téléphona à son frère qui vint à notre hôtel. Lorsqu'en entrant dans la pièce, André Vladimirovitch m'aperçut, il fut si contrarié qu'il ne me salua même pas.

Il expliqua comment il en était venu à s'occuper de cette affaire. Il avait reçu un appel téléphonique d'un Russe lui demandant la permission de venir le voir pour une affaire importante et urgente. Le Russe se présenta et raconta que pendant qu'il résidait dans une petite ville près de Paris, il avait rencontré par hasard la veuve de l'amiral Alexeiev qui l'avait invité chez elle. Quand il lui rendit visite, elle lui parla du testament de l'amiral qui était mort à Paris en 1918. Elle expliqua que n'étant pas russe, elle ignorait le sort de l'empereur Nicolas II. Elle ne savait ni s'il était encore en vie, ni, dans le cas contraire, quel était son successeur. C'était pour cette raison qu'elle n'avait parlé à personne du testament de son mari, mais, maintenant, elle était décidée à confier son secret à son visiteur russe.

L'histoire que ce Russe avait racontée au grand-duc paraissait plausible, étant donné que la dame française était une personne très simple. Il paraissait cependant étrange que

l'amiral Alexeiev eût pu léguer une somme d'argent importante à l'empereur Nicolas II. Néanmoins, le défunt amiral avait occupé un poste important, il était resté célibataire presque toute sa vie - il avait épousé sa gouvernante sur la fin de ses jours, probablement pour lui exprimer sa gratitude - et n'avait pas de descendant. Il était apparemment tout dévoué à l'empereur et il avait peut-être supposé que l'empereur pourrait se trouver dans une situation financière difficile. Il était donc fort possible qu'on lui eût suggéré de léguer sa fortune à l'empereur.

A l'heure fixée, nous nous sommes rendus en voiture à l'adresse du notaire à trente-cinq kilomètres environ de Paris. Dans la salle d'attente, nous avons retrouvé le Russe qui avait pris contact avec André Vladimirovitch. Il était ordinaire et l'impression produite était défavorable. Aucun de nous ne le connaissait. Il avait demandé au grand-duc de ne parler à personne ni de lui, ni du rendez-vous.

Le Russe téléphona à la veuve qui arriva bientôt. C'était une femme grisonnante, très imposante, qui avait gardé des restes de la beauté de sa jeunesse. Elle avait une attitude modeste et fit preuve du respect qui convenait envers Leurs Majestés. L'impression générale était favorable. Comme la veuve souhaitait rencontrer Sa Majesté en la seule présence du notaire, Victoria Feodorovna, André Vladimirovitch ainsi que le Russe et moi-même restâmes dans la salle d'attente.

Au bout de quelque vingt minutes, Sa Majesté sortit du bureau du notaire. Nous pensions que Madame Alexeiev lui aurait dit quelle somme lui avait été léguée et dans quelle banque française ou anglaise l'argent était déposé. Sa Majesté était visiblement mécontent des résultats de l'entrevue. La veuve avait parlé en termes vagues des millions de l'amiral, mais elle ne savait pas vraiment où ils se trouvaient – peut-être en Russie, ou peut-être en Angleterre. Elle avait eu connaissance du testament en faveur de Nicolas II non pas directement par son mari, qui ne la tenait pas au courant de ses affaires d'argent, mais par le notaire russe de l'amiral. Ce notaire était en Russie, mais elle prétendait savoir comment entrer en contact avec lui. Il fallait prendre des dispositions pour envoyer un homme de confiance en Finlande ; là-bas, celui-ci pourrait prendre contact avec le notaire par l'intermédiaire d'une tierce personne. Cette troisième personne organiserait la venue du notaire de Russie en Finlande pour une rencontre. Le notaire savait où se trouvait le testament de l'amiral et connaissait la situation de ses biens.

La première démarche consisterait, par conséquent, à envoyer quelqu'un en Finlande. Madame Alexeiev recommandait pour cette mission le Russe qui était entré en contact avec André Vladimirovitch, car elle avait confiance en lui. Les dépenses de cet émissaire ainsi que celles occasionnées par la venue du notaire en Finlande seraient couvertes par Sa Majesté. Madame Alexeiev avait ajouté que ces dépenses seraient élevées, mais négligeables, cependant, en comparaison des millions que Sa Majesté toucherait en fin de compte.

Même si ces « millions » existaient vraiment en Russie, leur valeur présente convertie dans une monnaie occidentale serait quasiment nulle. Sa Majesté considérait que toute cette entreprise manquait de sérieux, surtout parce qu'il doutait fort que l'amiral eût possédé des millions. D'autre part, cependant, en Russie, Alexeiev avait la réputation d'être très riche et dans la marine, des rumeurs avaient circulé affirmant qu'il ne répugnait pas à se mêler à de trafics peu orthodoxes de charbon et d'autres marchandises. En sa qualité de vice-régent d'Extrême-Orient, il était bien placé pour se livrer à des tripotages commerciaux si bien qu'il pouvait très bien avoir gagné des « millions ». Ces éventuels trafics louches de la part d'Alexeiev étaient une raison de plus pour ne pas se mêler de cette affaire. Après avoir consulté Victoria Feodorovna, Sa Majesté dit à son frère que, la proposition ne lui paraissant pas sérieuse, il n'avait pas confiance, et que les choses n'iraient pas plus loin. Le grand-duc André Vladimirovitch fut très déçu.

De ces anecdotes, il ressort que mes conflits avec le grand-duc ne furent pas personnels, mais qu'ils résultaient des désaccords entre lui et Leurs Majestés.

André Vladimirovitch épousa morganatiquement une ballerine mondialement connue, Mathilda (Maria) Felixovna Kchessinskaïa-Krassinskaïa. Ils se marièrent au début de l'émigration. Pendant les premières années de leur mariage, Maria Felixovna perdit au jeu toute la fortune du grand-duc. Plus tard, elle regagna la plus grande partie de ses pertes en

ouvrant une école de ballet. L'école eut beaucoup de succès grâce à la renommée universelle de sa fondatrice dans le monde de la danse ainsi qu'à ses excellentes méthodes d'enseignement. Elle est toujours en activité.

A la fin des années 30, le grand-duc acheta une petite maison à Paris, Villa Molitor, où il vécut avec sa famille jusqu'à sa mort.

André Vladimirovitch et Maria Felixovna avait un fils, Vladimir, né alors qu'ils étaient encore en Russie. Tous ses parents et ses amis l'appelaient « Vova ». Lui-même préférait être appelé par ce diminutif. Il me demanda de l'appeler Vova. Il mérite le plus grand respect pour la fermeté de ses opinions politiques, sa loyauté envers la Famille impériale et sa modestie. Il ne se servit jamais avec vanité de sa qualité de fils de grand-duc et n'eut jamais la prétention de faire partie de la Famille impériale. Le prince Vladimir Andreevitch comprenait bien la complexité de sa situation et, par son attitude, il mérita le respect et la bienveillance de tous.

En Russie, il avait reçu le nom de Krassinsky. Sa Majesté Kirill Vladimirovitch lui accorda ainsi qu'à sa mère les titres de prince et de princesse et le nom de Krassinsky-Romanovsky. Après la Seconde Guerre mondiale, à la fin des années 40, par un décret de la cour de justice française, il prit le nom de Romanov et le titre de prince de son père.

Je crois qu'il agit ainsi parce que cela paraissait logique d'agir ainsi pour les enfants nés des mariages morganatiques des membres de la Famille impériale. D'autres enfants morganatiques firent de même. La situation du prince Vladimir Andreevitch Romanov devint semblable à celle des enfants du grand-duc Dmitri Pavlovitch, à celle du prince Vsevolod Ioanovitch, du prince Roman Petrovitch, du prince André Alexandrovitch, du prince Nikita Alexandrovitch ainsi qu'à celle d'autres encore.

Si, à l'avenir, les membres en vie de la Famille impériale devaient reconnaître ces enfants comme des membres égaux de la Famille, alors le prince Vladimir Andreevitch deviendrait l'un d'entre eux et serait le plus ancien dans l'ordre de succession au trône.

Vladimir Andreevitch joua un rôle important dans l'Union Mladoross dès sa création. Il en était l'un de fondateurs et il faisait partie du Conseil supérieur. Avec Kirill Gueorguevitch Chevitch, il était responsable du fonctionnement administratif et financier du mouvement. C'était indubitablement un bon organisateur et l'Union lui doit beaucoup. Vladimir Andreevitch paya plus tard le prix de cette activité. En 1941, il fut arrêté par les Allemands et interné presque six mois au camp Stalag 122. Alors qu'il était en prison, il fit la preuve de son esprit d'entreprise en organisant une chapelle dans laquelle il servait de lecteur. J'ai gardé de lui le meilleur souvenir. Il ne disait jamais de mal de personne, c'était une de ses qualités les plus remarquables.

Dmitri Pavlovitch venait après le grand-duc André Vladimirovitch dans l'ordre de succession au trône. C'était, selon mes critères, un homme remarquable. Il était doué d'une grande intelligence et de beaucoup de bon sens, le tout combiné avec un esprit d'aventure. Je pense que son éducation et la sécurité matérielle l'avaient rendu égoïste et soucieux de profiter de tous les avantages que la vie lui offrait, sans penser au bien qu'il aurait lui-même pu faire à l'humanité. Il était ambitieux et recherchait toujours le quelque chose de spécial qui le distinguerait du reste du monde, et, d'une manière générale, lui permettrait de jouer un rôle de premier plan. Il avait une forte volonté et beaucoup de charme. En émigration, il fit plusieurs tentatives pour utiliser ses talents, mais, après avoir fourni un effort relativement bref, il perdait tout intérêt à l'affaire et sombrait dans un état d'indifférence proche de la mélancolie. Il tomba dans l'oisiveté, erra d'un endroit à l'autre à la recherche de nouveaux centres d'intérêt, et comme il ne les trouvait pas, il gaspilla sa fortune.

Comme presque tous les Romanov, Dmitri Pavlovitch était bel homme et il était bien proportionné. Il était extrêmement raffiné. On le remarquait immédiatement chaque fois qu'il apparaissait.

Son père, le grand-duc Paul Alexandrovitch (fils de l'empereur Alexandre II) perdit très tôt sa femme et il resta seul avec deux enfants, Dmitri et Maria. Pour donner une famille à ces enfants et leur permettre de grandir au milieu d'autres enfants, l'impératrice Alexandra Feodorovna les prit dans sa propre famille. Ainsi, dès leur enfance, Dmitri Pavlovitch et Maria Pavlovna furent-ils élevés avec les enfants de l'empereur Nicolas II.



Lorsque la famille du couple impérial se composa de quatre fillettes, Dmitri Pavlovitch et Maria Pavlovna furent confiés à la femme du grand-duc Serge Alexandrovitch, le général-gouverneur de Moscou, qui n'avait pas d'enfant, afin qu'elle se chargeât de leur éducation. Leur nouvelle mère était la soeur de l'impératrice Alexandra Feodorovna, Elisabeth Feodorovna. De cette façon, Dmitri Pavlovitch et Maria Pavlovna passèrent toute leur enfance d'orphelins, qu'on plaignait et gâtait, dans la famille de leurs parents impériaux.

Lorsque Dmitri Pavlovitch eut terminé ses études et fut admis comme officier dans le régiment de cavalerie des Leibgards, il vécut alors avec son père, qui ne s'intéressait guère à la vie de son fils. Lorsque son père se remaria avec Olga Valerianovna Pistolkors, née Karnovitch, femme divorcée d'un de ses camarades officiers, Dmitri s'éloigna pour vivre seul.

Dans la famille de l'empereur, Dmitri Pavlovitch était traité comme un parent qu'on aime beaucoup et qu'on gâte. Le couple impérial en éprouva d'autant plus de peine en apprenant que Dmitri Pavlovitch était impliqué dans le complot qui avait abouti à la mort de Raspoutine. Dmitri Pavlovitch refusa toujours de parler de ce tragique événement. Il n'avait pas participé concrètement à l'assassinat de Raspoutine, il n'avait pas de « sang sur les mains ». Il avait été entraîné dans le complot à cause de sa naïveté et sans doute parce qu'il ne se rendait pas réellement compte des conséquences de cet assassinat. Il était jeune, sans expérience, il était sans doute flatté de voir des hommes politiques importants venir lui demander son soutien ; ainsi le député d'extrême droite de la Douma d'Etat Pourichkevitch compromit le grand-duc, de même que l'ami du grand-duc, le prince Youssouпов-Soumarokov-Elston, qui avait épousé Irina Alexandrovna, fille de la grande-duchesse Xenia Alexandrovna. Pour les comploteurs, il était stratégiquement important de compromettre un membre de la Famille impériale, de révéler l'indignité de la Famille impériale tombée sous l'influence de Raspoutine et de prouver le bien fondé des accusations portées contre l'impératrice Alexandra Feodorovna.

Après l'assassinat de Raspoutine, en dépit de l'intervention de presque toute la Famille impériale, Dmitri Pavlovitch fut exilé en Perse et nommé auprès du détachement du général Baratov. Comme il avait une mauvaise santé, ses parents tentèrent d'intervenir en sa faveur. Qui sait, c'est peut-être à cause de cet exil que sa vie fut prolongée. S'il était resté dans la capitale, il eût probablement été arrêté, enfermé dans la forteresse Pierre et Paul, puis fusillé.

Dmitri Pavlovitch devint le héros du peuple pendant la dernière période de la monarchie, au détriment moral et politique de l'empereur et de l'impératrice.

En 1919 après la révolution, le grand-duc démissionna de l'armée et gagna l'Europe occidentale. Après avoir séjourné à Berlin, il s'installa à Paris.

A cette époque, Kirill Vladimirovitch était encore en Finlande et ses frères étaient éparpillés dans le sud de la Russie et en Europe occidentale. Personne ne savait alors quels étaient les membres de la Famille impériale qui avaient échappé à l'extermination. C'est à ce moment-là que se constitua à Berlin le Parti monarchiste constitutionnel. Parmi les chefs à l'origine de cette tentative se trouvait le général Vassili Viktorovitch Biskoupsky, camarade du grand-duc Dmitri Pavlovitch dans son régiment de cavalerie. A la demande du Conseil du Parti, le général tenta de persuader le grand-duc de se déclarer Chef de la Dynastie et de prendre la tête du mouvement monarchiste qui se développait.

Le Parti monarchiste constitutionnel considérait Dmitri Pavlovitch comme le plus libéral de tous les membres de la Famille impériale, probablement à cause de sa participation à l'assassinat de Raspoutine et, par conséquent, comme celui qui convenait le mieux pour prendre la tête du Parti. Il refusa de s'engager ; en effet, il n'y avait pas de preuve indiscutable que tous ceux qui le précédaient dans l'ordre de succession au trône avaient péri. Ces derniers étaient l'Héritier et tsarévitch Alexis Nikolaevitch, le grand-duc Michel Alexandrovitch et les grands-ducs Kirill, Boris et André Vladimirovitch. En refusant de se déclarer et en respectant ainsi les Lois fondamentales de succession, le grand-duc Dmitri Pavlovitch avait donné la preuve de sa grande noblesse de caractère.

Lorsqu'il arriva à Paris, son premier souci fut de gagner sa vie, si bien que lorsqu'un des producteurs français de champagne bien connus lui offrit un emploi de représentant, il accepta de bon coeur. Il réussit bien, mais ce travail l'ennuya très vite et il l'abandonna. Peu après, il rencontra une belle millionnaire américaine qui appartenait à la famille Emery. Le

père de cette dernière avait fondé une chaîne d'hôtels. L'histoire d'amour qui s'ensuivit se termina par un mariage. Dmitri Pavlovitch jouissait maintenant de la sécurité financière. Un fils naquit, qu'ils appelèrent Paul en l'honneur du père de Dmitri Pavlovitch. Le grand-duc était heureux d'avoir un fils et il était fier de lui. Il voulait élever son fils selon les principes d'éducation appliqués aux enfants des grands-ducs de Russie. Il prit d'abord une nurse anglaise, puis, quand Paul eut six ans, on engagea un précepteur russe.

Les relations entre Dmitri Pavlovitch et sa femme commencèrent à se détériorer. Le grand-duc avait des périodes de mélancolie pendant lesquelles la présence de sa femme l'irritait. Ils finirent par se séparer, mais ne divorcèrent jamais. Resté seul, Dmitri Pavlovitch s'ennuyait. Il errait d'un endroit à l'autre, passant des saisons à Paris, à Londres, à Monte-Carlo, à Nice, à Biarritz, à Deauville et dans d'autres villes, mais, finalement, tout cela l'ennuyait.

Pendant les premières années de l'émigration, il s'était adonné au sport. Il aimait en particulier le polo, mais, après avoir fait une chute qui lui avait abîmé la colonne vertébrale, il abandonna le polo. Il s'intéressa aux concours de pigeons (« flying pigeons »), sport dont le but consiste à avoir un pigeon qui vole plus haut que les autres, mais il se lassa bien vite des pigeons. Il se mit à fréquenter les clubs, les bars, les restaurants. Il passait des heures à bavarder avec des amis de rencontre. Il craignait par-dessus tout les heures nocturnes, car il ne s'endormait pas avant trois ou quatre heures du matin. C'était vers cette heure-là qu'il rentrait à la maison. Si pour une raison quelconque il restait chez lui, il lui fallait quelqu'un pour lui tenir compagnie.

Le chef du Parti Mladoross, Alexandre Kasem-Beg, était toujours à la recherche de nouveaux membres prestigieux dont la présence pourrait rehausser précisément le prestige des Mladoross et qui, en même temps, aideraient à payer les factures. Dmitri Pavlovitch paraissait offrir de belles perspectives.

Ce n'était pas facile d'amener le grand-duc à s'intéresser à la politique, mais Kasem-Beg lui plaisait en tant que personne et ils avaient des conversations de temps à autre, chaque fois que Kasem-Beg réussissait à retenir son attention. Le grand-duc s'impliqua de plus en plus dans le travail du Parti au moment où celui-ci atteignait son apogée.

Mes relations personnelles avec le grand-duc devinrent plus étroites autour de 1932, lorsqu'il exprima le désir de connaître les objectifs politiques de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, le degré de confiance qu'il fallait accorder à Kasem-Beg et le soutien qui était donné à l'Union Mladoross.

Par l'intermédiaire du grand-duc André Vladimirovitch, le grand-duc Dmitri Pavlovitch m'invita à le rencontrer pour parler avec moi au Travellers' Club sur les Champs-Élysées à Paris. Nous discutâmes pendant deux heures. J'essayai de lui expliquer les principes de base du Mouvement monarchiste, y compris le concept de la démocratisation de la monarchie, ce qui se trouvait correspondre à ses propres vues. J'expliquai aussi la corrélation entre le Centre directeur de Sa Majesté et les organisations de jeunesse qui soutenaient l'idéologie monarchiste légitimiste.

Dmitri Pavlovitch fut apparemment satisfait de mon exposé, car peu après il noua concrètement des liens étroits avec l'Union Mladoross. Je reçus une lettre d'André Vladimirovitch qui me félicitait d'avoir « entraîné Dmitri Pavlovitch vers le travail actif ». Le grand-duc André Vladimirovitch ajoutait en particulier que Dmitri Pavlovitch s'était dit très satisfait de sa conversation avec moi, qu'il avait obtenu des éclaircissements sur certains points obscurs et qu'il était prêt à se mettre à travailler activement au service de la cause de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. Et en effet le grand-duc Dmitri Pavlovitch rejoignit l'Union Mladoross ; il faisait des discours, écrivait des articles pour le journal Mladoross « Bodrost », organisait des réunions, des séminaires pour les dirigeants Mladoross, fournissait des fonds pour la publication du journal (lorsque le financement était insuffisant) et aidait Kasem-Beg à couvrir les dépenses de la vie courante ainsi que ses frais de voyage.

Dmitri Pavlovitch prenait plaisir à s'activer au sein de l'Union Mladoross, il avait l'impression de combattre le communisme et d'attaquer les éléments réactionnaires de l'émigration. Maintenant il était rare de le voir entreprendre une activité quelconque simplement pour tuer le temps. De plus, il avait le sentiment de contribuer à la cause du

rétablissement de la monarchie légitime en Russie, ce qui était l'objectif principal de la Dynastie.

Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna aimaient bien Dmitri Pavlovitch, mais ils ne croyaient pas à son sérieux. Pour ce qui était des affaires politiques, Victoria Feodorovna avait tendance à se montrer méfiante ; elle exigeait de nous de la prudence dans nos relations avec lui. Elle ne pensait pas son activité au sein de l'Union Mladoross allait durer longtemps et elle ne le trouvait pas assez judicieux dans le choix des gens avec lesquels il se liait.

Dans les premières années de leur mariage, Dmitri Pavlovitch et sa femme américaine avaient acheté un beau château historique, « Beaumesnil », près de la localité du même nom, non loin de la ville de Dieppe en Normandie. Apparemment, ils ne savaient pas eux-mêmes très bien pourquoi ils avaient fait cette acquisition, car ils n'avaient ni l'un ni l'autre l'intention de se condamner à vivre isolés au fond d'une lointaine province. Peut-être un certain snobisme de la part de sa femme avait-il joué un rôle dans cette décision. Elle avait en effet épousé un authentique grand-duc russe et elle était par là devenue elle-même presque une grande-duchesse, si bien que posséder un château était une obligation, comme c'est le cas de la plupart des aristocrates français.

Avec le parc qui l'entourait, le château était remarquable par sa beauté et son style, mais il était inhabitable à moins de subir une importante restauration. Un architecte et un décorateur furent invités à venir estimer le coût de la restauration des pièces, de la pose de l'électricité, de la remise en état de la plomberie et du chauffage et aussi le prix du mobilier. Les estimations dépassaient un million de dollars. L'homme d'affaires responsable de la gestion des intérêts financiers de la famille Emery refusa catégoriquement de fournir une telle somme si bien que le château demeura en l'état, inhabitable. Près de la grille principale, cependant, il y avait une maison de dimensions assez modestes qui avait été construite pour les gardiens, le portier et les domestiques. L'autorisation de la restaurer complètement fut accordée et elle fut transformée en une demeure moderne confortable.

Au début des années 30, Paul, le fils du grand-duc, qui avait six ans, vivait dans cette maison. Les parents, qui vivaient complètement séparés, tombèrent d'accord pour passer alternativement un mois avec leur fils à Beaumesnil. Ils ne se croisaient jamais. Un des parents partait la veille du matin où l'autre venait prendre la relève. Leur amour pour leur fils et peut-être un certain sentiment de culpabilité les poussaient à le gâter en lui apportant, chacun en arrivant, un cadeau de prix.

Le prince Paul était un enfant gentil et intelligent. Au cours du mois où Dmitri Pavlovitch était de garde, il invitait à Beaumesnil Kasem-Beg ou quelque autre membre du Conseil supérieur de l'Union Mladoross sous le prétexte que le travail était plus productif dans l'environnement paisible de la campagne, où on pouvait, sans être distrait, se consacrer aux discussions concernant l'Union. C'était vrai, en principe, parce qu'à Paris le grand-duc vivait au milieu d'une agitation constante et il était difficile de le trouver. En réalité, même dans la paix de la campagne, ce n'était pas si facile de trouver le temps de discuter de questions politiques avec Dmitri Pavlovitch. Les raisons en étaient son fils, son train miniature et sa collection de timbres.

Une fois, pendant l'automne de 1936, Dmitri Pavlovitch m'invita à Beaumesnil pour parler d'une série de questions dans un environnement paisible, du moins c'était ce qui était dit dans l'invitation. Sa Majesté me laissa partir, avec cette mise en garde : « J'imagine facilement quelles questions importantes vous allez discuter avec Dmitri. Ce seront probablement des conversations d'après dîner. Mais partez ! Cela vous fera de bonnes vacances. » J'ai alors passé trois ou quatre jours chez le grand-duc. J'étais là-bas en compagnie de Kasem-Beg, Wilczkowski, Obolenky et deux autres membres du Conseil supérieur. A notre arrivée à Beaumesnil, nous fûmes accueillis par le grand-duc qui nous avertit que, dans la journée, il serait toujours occupé au château, où il était en train de poser les rails de son chemin de fer et de l'électrifier. Il expliqua qu'il n'y avait pas de courant dans le château si bien qu'il ne pouvait y travailler qu'à la lumière du jour. Il était aidé dans ce travail par deux de ses anciens camarades, des officiers de son régiment de cavalerie. Le reste du temps, il serait à notre entière disposition.

Nous discutons par conséquent entre nous ou bien nous attendions que Dmitri Pavlovitch vienne prendre part à nos conversations. Comme c'était tard dans l'automne, la nuit tombait vers 4 heures si bien que nous aurions pu avoir beaucoup de temps pour discuter, mais, en réalité, nous avons bien peu de temps disponible. Voici l'emploi du temps du grand-duc :

Nous, les invités, nous nous rassemblions vers 10 heures pour le petit-déjeuner. Dmitri Pavlovitch apparaissait vers 11 heures, déjeunait rapidement (il mangeait en général très peu), puis il se précipitait au château où ses aides étaient déjà depuis longtemps au travail. Nous, les invités, nous allions nous promener dans le parc.

A midi, nous devions tous nous retrouver dans le bureau de Dmitri Pavlovitch. Il arrivait avec ponctualité, après quoi le premier service des apéritifs légers nous était apporté. Le second service suivait à 12 heures 30. Après la promenade dans le parc, nous mangions tous de bon appétit et causions avec animation, mais pas de questions politiques. Nous parlions de la beauté du château ou des trains, nous nous taquinions les uns des autres. La plus grande victime des plaisanteries était Wilczkowski qui, d'une certaine façon, nous faisait penser à un clown. Le bavardage convivial nous menait jusqu'à 1 heure. Le déjeuner était alors annoncé. Nous descendions à la salle à manger. Le déjeuner ne durait pas longtemps, mais nous passions plus de temps au café, servi dans la salle de séjour. Il était « verboten »(interdit) d'aborder des sujets politiques pendant le repas et le café. La conversation se déroulait sur un ton plaisant, comme c'était la coutume aux réunions d'officiers. C'était une bonne coutume car cela évitait de gâcher l'humeur et l'appétit.

Vers 1 heure 30, le grand-duc se levait en disant qu'il était temps d'aller au château et il m'invitait à venir avec lui, « à moins que cela ne m'ennuie trop ». Pour moi, cela n'était pas ennuyeux le moins du monde.

L'intérêt de Dmitri Pavlovitch pour les trains était presque un rite religieux. Personne n'avait le droit de le déranger pendant qu'il travaillait et son fils lui-même n'avait pas l'autorisation de venir. Comme il avait des fonds substantiels à sa disposition, le grand-duc avait pu créer une collection remarquable de locomotives, de wagons et de voies ferrées. Il avait des modèles de locomotives anglaises, françaises, américaines et allemandes. Il était membre des clubs des chemins de fer anglais et français, qui pouvaient lui fournir les renseignements les plus récents sur les nouveaux modèles disponibles.

Dans deux énormes salles du château, des tables de bois longues et étroites supportaient un chemin de fer qui imitait à la perfection un chemin de fer moderne de taille normale. Toutes les voies étaient doubles et conduisaient à des gares pourvus d'aiguillages, de signaux, de gares de triage, de pompes à eau, etc. Les gares étaient éclairées par des lampes miniature. Les voies couraient à plat, mais également en hauteur avec des viaducs et des tunnels. Tout cet ensemble de construction était précis, solide et agréable à regarder. De loin, il donnait l'impression d'un vrai réseau de chemin de fer avec des trains en circulation. La conception était si fascinante et attirante qu'elle forçait l'admiration. On imagine combien elle aurait ravi des enfants.

Pendant mon séjour au château, Dmitri Pavlovitch était en train d'électrifier les voies, ce qui exigeait la mise en place de petits postes reliés par des fils très minces. Le grand-duc travaillait avec concentration, manipulant avec adresse des perceuses, des tournevis et des pinces. Ses aides étaient aussi très concentrés sur leur travail, qu'ils accomplissaient dans un silence total, interrompu seulement de temps en temps par une remarque ou une exclamation devant une difficulté inattendue.

Lorsque la fin de la journée arriva, le grand-duc m'avait montré comment ses trains roulaient, comment il pouvait régler leur circulation à partir d'une gare centrale, comment on faisait passer les signaux du vert au rouge et comment les barrières s'abaissaient et se relevaient. Plusieurs trains pouvaient circuler simultanément dans des directions différentes, changer de vitesse, s'arrêter, passer d'une voie sur une autre. Les wagons de voyageurs étaient éclairés et les locomotives avaient des phares, ce qui créait un spectacle impressionnant, une imitation de la réalité, dans les salles semi-obscurées.

Dmitri Pavlovitch était très fier de son chemin de fer miniature. Il m'expliqua que si un chemin de fer miniature était un amusement, il pouvait néanmoins, en recréant les conditions

réelles de la circulation ferroviaire, être aussi utilisé pour étudier le déplacement de trains et les causes des collisions. Tel était l'objectif des clubs de chemin de fer. C'était un passe-temps utile, bien que coûteux, mais au moins l'argent était-il investi dans quelque chose qui avait une valeur commerciale.

5 heures, l'heure du thé était arrivée. Après avoir bien travaillé pendant presque trois heures, Dmitri Pavlovitch était fatigué mais de bonne humeur, il avait la satisfaction du travail accompli. Nous buvions notre thé en bavardant jusqu'à 6 heures, heure à laquelle le grand-duc se retirait dans ses appartements pour prendre le repos que nécessitait sa santé fragile.

A 7 heures débutait la cérémonie de l'apéritif qui recommençait ponctuellement à 7 heures 30, suivi du dîner à 8 heures. J'étais intrigué par cette façon inhabituelle de servir deux apéritifs et j'en demandai la raison à Dmitri Pavlovitch. Il m'expliqua que 1° c'était plus sain d'un point de vue nutritionnel parce que, grâce aux amuse-bouche, la faim était apaisée graduellement, ce qui permettait d'apprécier pleinement les mets raffinés servis au dîner ; 2° cela avait un avantage économique : la première faim pouvait se satisfaire de nourritures plus simples, moins chères. Il y avait certainement là du vrai, comme on s'en rendait compte en observant que les Mladoross sous-alimentés venus de Paris pouvaient être repus à bon marché. Tout ce dont ils avaient besoin était une nourriture simple et saine servie en abondance.

Le café d'après dîner, servi dans la salle de séjour, se terminait généralement à 9 heures. C'est alors que nous avons la permission de nous consacrer à ce que les Mladoross appelaient le travail. Cela consistait à débattre des problèmes politiques que rencontrait l'organisation Mladoross et à tomber d'accord sur la ligne de conduite à suivre afin d'éviter les contradictions et les inconséquences dans les articles et les discours. Etablir un programme commun était essentiel pour l'efficacité d'une campagne de relations publiques.

Les séances de discussions s'éternisaient. Comme la discussion s'échauffait, les intervenants se coupaient la parole et élevaient la voix. Kasem-Beg avait du mal à maintenir l'ordre. Une discussion pouvait durer plusieurs heures, après quoi, tous les intervenants, épuisés, gardaient le silence. Au début, ces discussions amusaient le grand-duc, mais il en était vite fatigué et s'ennuyait. Dmitri Pavlovitch préférait parler lui-même. Il n'aimait pas être contredit si bien qu'il ne discutait jamais. Il expliquait sa position, mais ne se souciait pas de savoir si ses auditeurs étaient d'accord ou non. On levait généralement la séance vers minuit. Le grand-duc se levait, nous souhaitait une bonne nuit et gagnait ses appartements, non pas pour dormir, mais pour parler jusqu'à 3 heures du matin avec une « victime » choisie. Ces victimes étaient d'ordinaire Kasem-Beg ou son collaborateur Zbychevski, ou encore l'un de ceux qui aidaient le grand-duc dans la construction du chemin de fer. Il me choisit une fois pour me montrer sa collection de timbres.

Au cours de ces conversations plus intimes, Kasem-Beg rassemblait son courage pour discuter de questions financières, ce qui déplaisait profondément à Dmitri Pavlovitch, ou bien de projets qui demandaient des fonds. Si le grand-duc approuvait le projet que Kasem-Beg lui présentait, il accordait volontiers l'argent nécessaire. Kasem-Beg devait user de tact et de perspicacité pour s'adapter à l'humeur changeante de Dmitri Pavlovitch qui détestait être harcelé par ces demandes d'argent incessantes.

Telles étaient les journées de « travail » à Beaumesnil. C'étaient des jours agréables pour les collaborateurs politiques du grand-duc parce qu'au château de leur hôte, qui se montrait très hospitalier, ils pouvaient se détendre et rattraper le retard pris dans leur travail, qu'ils avaient négligé à Paris. Moi aussi, je me suis bien reposé pendant le temps passé à Beaumesnil et je suis retourné à ma tâche avec des forces renouvelées. Sa Majesté avait vu juste en prédisant que nous ne travaillerions pas beaucoup, mais que nous pourrions bien nous détendre.

Dmitri Pavlovitch adorait assister aux fêtes de famille et aux cérémonies organisées par sa parenté royale ainsi qu'à celles des autres dynasties. Il les appréciait parce qu'elles lui donnaient l'occasion de rencontrer des parents proches et éloignés et de faire leur connaissance. La pompe des cérémonies et des cortèges dans les palais lui causait un réel plaisir. Il aimait énormément la splendeur des anciennes cours et l'atmosphère festive des dîners, des réceptions et des bals où les invités arboraient décorations, cordons et étoiles. Il

se plaisait à porter l'habit sur lequel il arborait le ruban de Saint André. Il était très exigeant pour sa tenue et ne commandait ses costumes que chez les meilleurs tailleurs de Paris et de Londres. Il était heureux quand il pouvait représenter Kirill Vladimirovitch aux mariages et aux funérailles où la présence d'un membre de la Dynastie de Russie s'imposait.

Personnellement, j'aimais sincèrement Dmitri Pavlovitch. C'était un homme avec lequel il était vraiment intéressant de causer, car il était tellement « hors du commun ». Ses vues étaient libérales et originales. Lorsqu'il était de bonne humeur, c'était un plaisir de passer des heures avec lui. Quand il était de mauvaise humeur, il pouvait être très blessant (désagréable ?). En société, ses traits de caractères négatifs étaient son égocentrisme et son manque de sensibilité. Si une relation ancienne devenait inutile et ennuyeuse, il l'abandonnait joyeusement, sans se préoccuper des sentiments ou du sort de l'autre. Son engagement aux côtés des Mladoross avait été plutôt le désir de se mettre en avant qu'une question d'idéologie.

Depuis son enfance, Dmitri Pavlovitch souffrait d'une tuberculose qui était devenue stationnaire. Au début de 1940, sa santé se détériora notablement, si bien que son médecin l'envoya dans un sanatorium à Davos en Suisse. En 1941, sa santé s'améliora au point qu'on lui donna l'autorisation d'aller s'installer dans un endroit dont l'altitude serait moins élevée. La décision était-elle prématurée ou bien y avait-il d'autres raisons ? Le soir même, il mourut d'un arrêt cardiaque.

Comme il y avait une grande quantité de neige sur les routes, il fallut conduire son cercueil au cimetière sur un traîneau. Seules deux personnes suivirent son enterrement, car le grand-duc était un inconnu à Davos. La cérémonie funèbre n'aurait pas été de son goût. Dmitri Pavlovitch, le chéri des dieux, toujours entouré de faste au milieu d'un cercle d'admirateurs obséquieux, lui, l'amoureux de la pompe des cérémonies, accomplissait son dernier voyage sur terre transporté sur un simple corbillard à patins, tiré par un seul cheval et accompagné de deux uniques personnes. Un hiver rude et les privations de guerre étaient les causes principales de cette fin ignominieuse, quelle ironie du sort ! Je me rappelle le tableau célèbre de Répine (ou de Sérov ?) représentant une rue déserte de Saint-Pétersbourg et un simple cercueil de bois sur un traîneau tiré par un cheval conduit par un paysan en touloupe. Le cercueil est accompagné par un seul homme, l'empereur Alexandre II. Tôt ce matin-là, le hasard avait voulu que l'empereur passât dans la rue et remarquât le cercueil solitaire. Il fut tellement frappé à la vue de cet enterrement lugubre qu'il descendit de son traîneau et marcha derrière le corbillard. L'empereur de toutes les Russies accompagnait l'un de ses sujets solitaires qui n'avait apparemment ni famille ni amis. Et maintenant, on portait en terre l'un des descendants de cet empereur, non pas dans sa patrie, mais dans un pays étranger, et tout comme l'inconnu dans le cercueil du tableau, il était allongé dans un simple cercueil placé sur un traîneau tiré par un seul cheval et accompagné seulement par deux hommes. Qui aurait pensé, à l'époque où le tableau avait été peint, alors que l'empereur tout puissant régnait sur l'empire de Russie, qu'un siècle plus tard, la scène représentée sur le tableau se répéterait, à cette exception près que c'était son petit-fils et non pas un inconnu qui était ainsi conduit à sa dernière demeure.

Après la mort de son père, Pavel Dimitrievitch, prince Pavlovsky-Romanovsky (maintenant peut-être prince Romanov), resta entièrement à la garde de sa mère qui n'avait guère idée de tout ce qui était russe. Mes sources m'apprennent qu'il a terminé ses études aux Etats-Unis et qu'il est devenu officier dans l'US Navy. Il a pris sa retraite, s'est marié et il vit quelque part en Floride. On m'a dit qu'il vénère la mémoire de son père et qu'il est fier d'être le fils d'un grand-duc russe.

Les suivants dans l'ordre de succession au trône étaient les Constantinovitch, les descendants du grand-duc Constantin Constantinovitch qui était l'un des membres de la Famille impériale les mieux connus et les plus aimés. Comme poète de talent et comme écrivain, on le connaissait sous ses initiales « CR ». Il était aussi célèbre pour les améliorations qu'il avait apportées en tant que chef de toutes les écoles militaires et il était très populaire auprès des élèves officiers. Il avait épousé la princesse Elisabeth Mavrikiévna de Saxe Altenbourg.

Sa nombreuse famille souffrit terriblement pendant la Première Guerre mondiale et la révolution. Parmi ses descendants vivant en exil, on trouve : ses fils, le prince (plus tard grand-duc) Gabriel Constantinovitch et le prince Gueorgui Constantinovitch, et ses filles, les princesses Tatiana Constantinovna (veuve du prince Bagration-Moukhransky) et la princesse Vera Constantinovna.

Son fils aîné, le prince Ioann Constantinovitch, qui fut tué pendant la révolution, avait un fils, le prince Vsevolod Ioannovitch, et une fille, Ekaterina Ioannovna.

Le prince Vsevolod Ioannovitch précédait Gabriel Constantinovitch et Gueorgui Constantinovitch dans l'ordre de succession au trône, bien qu'il fût plus jeune parce que son père était le fils aîné de Constantin Constantinovitch. La mère de Vsevolod Ioannovitch, la princesse Elena Petrovna, était la soeur du roi Alexandre, le libérateur de la Yougoslavie.

La princesse Elena Petrovna avait été élevée en Angleterre. Elle pensait qu'étant donné que la monarchie avait été renversée en Russie, il n'était pas nécessaire que son fils apprît le russe. Il en était de même pour sa fille Ekaterina. Par suite de l'attitude de sa mère, Vsevolod Ioannovitch fut complètement coupé du reste de sa famille. Il se retrouvait souvent dans une situation délicate lorsqu'il rencontrait des Russes qui découvraient que lui, membre de la Famille impériale, ne parlait pas le russe. Il devint un homme d'affaires expérimenté et, à la fin des années 30, il dirigeait les exportations d'un fabricant de spiritueux. En 1939, il épousa une jeune fille issue d'une excellente famille anglaise. Maintenant, en 1963, dans l'ordre de succession au trône, il vient directement après le grand-duc Wladimir Kirillovitch, aussi longtemps que ce dernier n'a pas de descendance mâle.

Le suivant dans l'ordre de succession au trône était l'oncle de Vsevolod Ioannovitch, le prince Gabriel Constantinovitch. Il avait épousé l'ancienne ballerine Nestorovskaïa, qui reçut le titre de princesse et le nom de Strelinsky-Romanovsky. Gabriel Constantinovitch était un homme d'une noblesse et d'une qualité morale exceptionnelles. Il avait fait de sérieuses études : en effet, après avoir été diplômé de l'école de cavalerie Nikolaevsky, il avait suivi les cours complets de l'académie militaire ainsi que ceux du gymnase impérial Alexandre.

Gabriel Constantinovitch manquait de volonté et souffrait d'une mauvaise santé. C'était un rêveur qui vivait dans le passé, au milieu des traditions de la famille impériale et de la Garde impériale. Pour lui, les événements présents et les nouvelles façons de vivre étaient incompréhensibles, tout cela lui était désagréable et étranger. De toute son âme, il soutenait les entreprises de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch en vue du rétablissement de la monarchie en Russie sans essayer d'en comprendre l'idéologie, ni les bases sur lesquelles elle reposait. Il acceptait inconditionnellement l'autorité du Chef de la Dynastie.

Il était populaire parmi les anciens officiers de la Garde impériale avec lesquels il avait beaucoup en commun. Il connaissait les uniformes de tous les régiments, leurs traditions et leur organisation dans les plus petits détails. Ses mémoires ont été publiés par les Editions Tchekhov. Ils constituent une contribution de valeur à l'histoire de la famille impériale, en particulier parce qu'aucun des autres membres de cette famille n'a rien écrit de semblable.

C'était un homme pieux qui assistait à tous les offices religieux, qui se confessait et communiait plusieurs fois par an. Il avait son lieu de culte préféré, la cathédrale de la rue Daru, où sa femme l'accompagnait toujours.

Gabriel Constantinovitch avait le physique typique d'un Romanov : c'était un bel homme, grand et bien bâti. Il n'avait pas de ressources financières et il était totalement inexpérimenté dans les affaires d'argent. Sans l'intelligence et l'entregent de sa femme, Antonina Rafaelovna, il aurait vécu dans la pauvreté. Parmi les autres qualités d'Antonina Rafaelovna (qu'on appelait Nina en famille), il faut mentionner son amour sans borne et sa fidélité totale à son mari. Elle était prête à se priver de tout pour lui. La princesse évitait tous les soucis à son mari et elle lui cachait tous les ennuis qu'elle ne partageait qu'avec sa soeur. Elle veillait sur Gabriel Constantinovitch et le gâtait comme elle l'eût fait pour un enfant.

Née dans une famille modeste, Nina Rafaelovna était le type même de la femme russe oublieuse d'elle-même et héroïque. Pendant la révolution, comme membre de la Famille impériale. Il avait été arrêté avec plusieurs autres de ses parents et jeté en prison. Elle réussit à l'arracher aux griffes des autorités révolutionnaires en faisant valoir qu'elle, sa femme, était d'extraction modeste et qu'ils s'étaient mariés à la veille de la révolution. Les autorités en

conclurent que le grand-duc avait accepté la révolution. L'écrivain Gorki, qui, en tant qu'ami de Lénine, jouissait alors d'un grand pouvoir, lui fut d'un grand secours pour faire libérer son mari.

Lorsque Gabriel Constantinovitch fut relâché de prison, sa femme le cacha, car elle craignait qu'il ne fût à nouveau arrêté. Ils quittèrent Saint-Pétersbourg pour Moscou, où il dut encore se cacher, pour obéir aux instructions données par Gorki. Celui-ci leur procura une autorisation de sortie pour la Finlande. Leurs épreuves se prolongèrent pendant plusieurs mois angoissants et elles ébranlèrent sérieusement la santé d'Antonina Rafaelovna. Toutes ces dernières années, Gabriel Constantinovitch rend à sa femme ce qu'elle a fait pour lui avec un profond attachement. J'avais avec Gabriel Constantinovitch et sa femme des relations très amicales. Les sentiments étaient réciproques et englobaient ma famille.

Le plus jeune frère de Gabriel Constantinovitch, Gueorgui Constantinovitch, émigra au début des années 30 aux Etats-Unis où il travailla comme agent commercial pour un parfumeur. Lui aussi avait une mauvaise santé ; il mourut brusquement en 1939. Je ne l'ai jamais rencontré.

Les deux soeurs de Gabriel Constantinovitch, les princesses Tatiana Constantinovna et Vera Constantinovna, émigrèrent aussi. Alors qu'elle était encore en Russie, Tatiana Constantinovna avait épousé le colonel prince Bagration-Moukhransky, avec la permission de l'empereur, mais le prix de ce mariage avait été la renonciation de tous ses droits au trône. Pour une raison quelconque, ce mariage avait été considéré comme une mésalliance, bien que le prince fût partie de la dynastie de Géorgie. Il faut dire que la dynastie géorgienne avait renoncé à tous ses droits au trône de ce pays après son annexion par la Russie. Le mari de Tatiana Constantinovna fut tué pendant la Première Guerre et elle resta veuve avec deux enfants. Elle émigra avec eux.

Comme tous les Constantinovitch, la princesse Tatiana Constantinovna était extrêmement pieuse. Peu avant la Deuxième Guerre mondiale, elle alla à Jérusalem où elle prit le voile et fut nommée supérieure d'un monastère. Gabriel Constantinovitch m'écrivit alors qu'elle était très satisfaite de sa vie au couvent.

La princesse Vera Constantinovna resta célibataire. Elle s'installa à Berlin. Je ne l'ai jamais rencontrée, mais, d'après ce que j'ai entendu dire, c'était une personne exceptionnellement chaleureuse qui aidait et continue d'aider les Russes dans le malheur. Non pas qu'elle eût de l'argent en trop, ce qui ne fut jamais le cas, mais elle accordait son aide par bonté d'âme et parce qu'elle pensait que c'était le devoir des membres de la Famille impériale d'aider leurs compatriotes dans la misère. Elle aidait les personnes au chômage à trouver du travail, elle procurait un soutien financier aux pauvres, faisait hospitaliser les malades... Vera Constantinovna est une amie véritable de tout Russe dans le besoin. Elle a des liens étroits avec les amicales d'anciens officiers de marine et les aide par l'intermédiaire de ces organisations. Elle se sent proche de la marine et de son personnel en mémoire de son célèbre grand-père, l'amiral et grand-duc Constantin Nikolaevitch et elle est l'émule de la reine de Grèce, la grande-duchesse Olga Constantinovna, si chère au coeur des officiers et marins de la marine impériale russe. Elle a émigré aux Etats-Unis et elle vit maintenant à New York.

Dans l'ordre de succession au trône, après les Constantinovitch vient la branche des Nikolaevitch, les descendants du célèbre commandant en chef, le grand-duc Nicolas Nikolaevitch senior. Il avait deux fils, le grand-duc Nicolas Nikolaevitch junior et le grand-duc Pierre Nikolaevitch.

Le grand-duc Nicolas Nikolaevitch junior est mort sans descendance. Son frère, Pierre Nikolaevitch, a eu un fils, le prince Roman Petrovitch, et deux filles, les princesses Marina et Nadejda Petrovna. Le prince Roman Petrovitch suit maintenant le prince Vsevolod Ioannovitch dans l'ordre de succession au trône.

Les épouses de Nicolas Nikolaevitch et de Pierre Nikolaevitch, les princesses Anastasia et Militza Nikolaevna, descendaient de la dynastie du Montenegro. Comme leur soeur était reine d'Italie, toute la famille de Pierre Nikolaevitch s'installa en Italie après la mort de Nicolas Nikolaevitch, y compris le prince Roman Petrovitch. Celui-ci n'est pas très connu parmi les Russes en exil. Je crois qu'il est aussi peu connu des autres membres de la Famille



impériale, car, à l'instar de ses parents, il vit à l'écart des autres. Ils étaient en particulier éloignés des Vladimirovitch.

La dernière lignée dans l'ordre de succession au trône comprend les descendants de l'amiral et grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch et de la grande-duchesse Xenia Alexandrovna, soeur de l'empereur assassiné, Nicolas Alexandrovitch. Le père du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch était le général responsable du matériel, le grand-duc Mikhaïl Nikolaevitch, le plus jeune fils de l'empereur Nicolas 1<sup>er</sup>. Le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch avait fait carrière dans la marine, mais avec l'arrivée des avions, il était devenu un pionnier de l'aviation.

Le grand-duc était un chef d'entreprise. Il possédait des raffineries de sucre qui approvisionnaient le marché russe. En Crimée, il possédait un magnifique domaine avec de grands vignobles qui produisaient un excellent vin et du champagne. En exil, le grand-duc vivait surtout à Paris, mais il rendait souvent visite à sa famille, qui se trouvait d'abord à Copenhague puis, après la mort de l'impératrice douairière, à Londres.

Ses descendants étaient six fils et une fille. Suivant l'ordre de leur naissance, c'étaient : la princesse Irina (1895), le prince André (1897), le prince Fiodor (1898), le prince Nikita (1900), le prince Dimitry (1901), le prince Rostislav (1902) et le prince Vassily (1907).

Le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch est mort à Paris au début des années 30. Sa femme, la grande-duchesse Xenia Alexandrovna, vivait à Londres en 1960. Hormis le prince Nikita Alexandrovitch, aucun des autres fils du grand-duc ne s'est montré intéressé par un rôle politique. J'ai déjà mentionné les déclarations politiques du prince Nikita Alexandrovitch. Il était proche de son père au cours des premières années qui suivirent la fondation du Mouvement légitimiste. Avec son père et ses frères, il exprima sa loyauté envers Sa Majesté Kirill Vladimirovitch lorsque ce dernier prit le titre impérial. Il prit part à la grande réception qui eut lieu à Paris en 1930 en l'honneur de la Famille impériale. Quand leurs Majestés étaient de passage à Paris, avec sa femme, il venait régulièrement leur présenter ses respects. Cette fidélité, néanmoins, s'altéra avec le temps. Le prince Nikita Alexandrovitch était proche du Conseil supérieur monarchique et vers 1932, son attitude envers Sa Majesté Kirill Vladimirovitch et le grand-duc Wladimir Kirillovitch changea brusquement. Apparemment, aucune raison ne justifiait ce changement, mais on peut l'attribuer à l'influence d'une personne appartenant au Conseil supérieur monarchique qui poussa le prince à assumer le rôle de prétendant au trône. Cela conduisit à la rupture de ses relations avec le Mouvement légitimiste et à son exclusion des rangs de la Famille impériale par Sa Majesté Kirill Vladimirovitch.

Lorsqu'après la mort de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, en 1938, le titre de Chef de la Dynastie fut pris par le grand-duc Wladimir Kirillovitch, le prince Nikita déclara qu'il y était opposé.

En 1950, le prince Nikita Alexandrovitch partit avec sa famille à San Francisco où il devint instructeur de russe à l'École militaire des langues à Monterey. Il y travailla plusieurs années et s'y fit une bonne réputation. Il fut plus tard licencié à cause d'une réduction de personnel.

Pendant cette période, Nikita Alexandrovitch ne fit aucune déclaration politique, mais son aversion pour Wladimir Kirillovitch persistait. Finalement, en 1960, sa femme et lui écrivirent des articles dans les journaux russes de l'émigration, dans lesquels ils déniaient à Wladimir Kirillovitch ses droits de primogéniture. D'un point de vue légal, ces déclarations étaient sans fondement si bien qu'elles ne causèrent aucun tort, mais elles révélaient que la discorde régnait parmi les membres de la famille impériale. Les frères de Nikita Alexandrovitch ne réagirent pas à ses déclarations. Il est impossible de savoir s'ils étaient d'accord avec lui ou pas. En tous les cas, ces affirmations troublèrent partout les émigrés russes, en particulier dans les cercles monarchistes. Tout le monde eût préféré voir le prince Nikita Alexandrovitch animé de sentiments amicaux envers le grand-duc Wladimir Kirillovitch. Nikita Alexandrovitch avait alors soixante-trois ans, c'est-à-dire dix-sept ans de plus que Wladimir Kirillovitch.

J'ai eu l'occasion une seule fois de rencontrer le prince Vassily Alexandrovitch. Il m'a fait une impression extrêmement favorable.

Plusieurs membres de la famille impériale vivaient hors de Russie avant la révolution et ils continuèrent ainsi jusqu'à la fin de leur vie. Ce fut le cas du grand-duc Mikhaïl Mikhaïlovitch, le frère d'Alexandre Mikhaïlovitch. Il avait fait un mariage morganatique, avec le consentement de l'empereur, mais à la condition de ne jamais retourner en Russie. Sa femme était française, elle venait d'une très bonne famille. L'empereur Nicolas Alexandrovitch lui avait accordé le titre de comtesse Torby. Avec son mari, ils vivaient en France et en Angleterre. Le grand-duc mourut à Londres en 1929.

Il y a peu à dire sur Mikhaïl Mikhaïlovitch. Il avait abandonné ses droits au trône et vivait à l'écart des autres membres de la Famille impériale. Il fut cependant toujours loyal envers Sa Majesté Kirill Vladimirovitch.

Les deux filles du grand-duc Gueorgui Mikhaïlovitch assassiné, les princesses Nina et Xenia Gueorguevna, étaient aussi en exil. La princesse Xenia Gueorguevna épousa un riche Américain, Monsieur Leeds, et vécut aux Etats-Unis. Les deux soeurs avaient peu de contacts avec les Russes. La seule fois où Xenia Gueorguevna devint célèbre fut quand elle prit par pitié chez elle aux Etats-Unis la fausse Anastasia (Chantzkovky). Elle espérait qu'après s'être reposée dans un environnement calme, cette personne retrouverait un état mental normal et que le mystère de son identité pourrait être éclairci. Malgré les efforts de la princesse, l'état de cette femme demeura inchangé, et, au bout de plusieurs années, Xenia Gueorguevna la renvoya en Europe.

En 1917, quand éclata la révolution russe, la reine douairière de Grèce était encore en vie. C'était la grande-duchesse Olga Constantinovna, fille de l'amiral et grand-duc Constantin Nikolaevitch, diplomate remarquable de l'époque de l'empereur Alexandre II. En 1867, alors qu'elle n'avait que seize ans, la grande-duchesse avait épousé le roi de Grèce qui avait vingt-deux ans. La Grèce venait d'être libérée du joug turc lorsqu'en 1863, le jeune prince Wilhelm Gueorg de Danemark fut élu roi de Grèce par un vote populaire. Sa dynastie règne encore en Grèce. Plusieurs soulèvements révolutionnaires en Grèce après la Deuxième Guerre mondiale aboutirent à la chute temporaire de la dynastie, et la reine douairière fut forcée de s'exiler en 1924. Elle s'installa en France, aux environs de la ville de Pau où elle mourut en 1926. La reine Olga Constantinovna était une personne extrêmement bonne et gentille. Elle avait une grande sympathie pour les officiers et marins de la marine impériale russe, sympathie qui datait du temps de sa petite enfance lorsque son père, l'amiral, était encore en vie.

J'ai navigué sur le croiseur *Amiral Makarov*. La reine était commandant d'honneur du navire. En son honneur, nous portions la lettre « O » sur nos épauettes, si bien qu'elle était tout particulièrement attachée à notre bateau. Pour répondre à sa requête permanente, on nous accordait une escale de deux jours au Pirée et la reine était particulièrement attentionnée envers nous. Plusieurs fois, elle vint visiter le bateau avec toute sa famille, y compris le roi Georges. Les officiers du navire étaient invités au palais.

On força la soeur du grand-duc Dmitri Pavlovitch, la grande-duchesse Maria Pavlovna junior (la femme du grand-duc Vladimir Alexandrovitch, la grande-duchesse Maria Pavlovna était appelée « senior »), à se marier alors qu'elle était très jeune. Son mariage était une obligation dynastique. Son mari, le second fils du roi Gustave de Suède, portait le titre de prince de Sodermanland. Maria Pavlovna n'admettait pas d'avoir été ainsi mariée de force à un homme qu'elle n'aimait pas et elle était malheureuse dans l'isolement de la cour de Suède avec son étiquette ennuyeuse, ses cérémonies et le contrôle exercé sur sa conduite auquel elle ne pouvait échapper. Elle était jeune, belle et pleine d'énergie et elle voulait être libre de vivre à sa guise. Finalement, elle s'enfuit littéralement, en abandonnant sa famille et en demandant le divorce. Cette fuite causa naturellement un scandale sans précédent à la cour. Ni les efforts de persuasion, ni les menaces, du côté russe comme du côté suédois ne purent la faire revenir. On lui accorda le divorce à la condition qu'elle ne retournât jamais en Suède. Maria Pavlovna avait gagné la liberté, mais elle ne fut plus jamais reçue ni par la famille royale de Suède ni par la Famille impériale de Russie. Cela ne lui fit aucun effet, elle s'attendait à ses conséquences. Elle tendit les bras pour cueillir de la vie ce dont elle avait rêvé : la liberté, des émotions, de nouvelles amitiés, de nouvelles expériences, des voyages et de l'amusement.

La révolution russe força Maria Pavlovna à se soucier de l'argent si bien qu'elle décida de tenter sa chance en Amérique. Elle s'installa aux Etats-Unis et réussit à obtenir un emploi de reporter pour un grand journal de Chicago. Ce fut une réussite.

Comme elle était aux Etats-Unis en tant « touriste » et non pas comme immigrante, elle devait revenir en Europe tous les ans pour faire renouveler son visa américain. Quand elle était en Europe, elle passait beaucoup de temps sur la Côte d'Azur, où elle retrouvait régulièrement son frère, le grand-duc Dmitri Pavlovitch, dont elle était très proche. C'est alors qu'elle épousa le prince Poutiatine, mais ce ne fut pas un bon mariage et ils se séparèrent très vite.

Il semble que ni le frère ni la soeur n'étaient faits pour la vie de famille.

Maria Pavlovna avait eu un fils de son mariage avec le duc de Sondermanland. Comme sa mère, celui-ci n'aimait pas sa condition de prince et son appartenance à une dynastie royale. Il abandonna ses droits à la succession au trône et se lança dans une carrière d'artiste.

J'aimerais maintenant mentionner la grande-duchesse Olga Alexandrovna, la plus jeune soeur de l'empereur Nicolas II et de la grande-duchesse Xenia Alexandrovna. Elle est morte récemment, en 1961, au Canada, où elle avait une ferme et travaillait comme un ouvrier agricole ordinaire. La grande-duchesse avait épousé le colonel de la Garde impériale Koulikovsky peu avant la Première Guerre mondiale, avec le consentement de son frère l'empereur, et en renonçant à ses droits à la succession au trône. Elle avait eu deux fils de son mariage. Depuis son plus jeune âge, elle détestait la vie à la cour : l'étiquette, les cérémonies et le tourbillon de la société. Olga Alexandrovna voulut toujours faire un avec le peuple, vivre la vie des gens simples et être près de la nature. Son premier pas dans cette direction fut son mariage avec un officier qui n'était pas un aristocrate, un homme qu'elle aimait. Elle fit le second pas après la révolution quand cela devint plus facile. Elle quitta la Russie depuis la Crimée, avec sa mère, l'impératrice douairière Maria Feodorovna, et avec sa soeur Xenia Alexandrovna. Elle s'installa avec son mari et ses enfants au Danemark, où résidait sa mère. Avec son mari, elle acheta une ferme et ils l'exploitèrent. Après la mort de sa mère, elle émigra avec sa famille au Canada où ils continuèrent l'agriculture, mais dans des conditions plus difficiles. Son mari mourut, ses fils grandirent, et elle continua à travailler la terre, menant une vie de paysanne de plus en plus simple. Un journaliste canadien publia un reportage sur la grande-duchesse, remarquant combien il était difficile de « reconnaître dans la femme sans beauté qu'il avait rencontrée, une grande-duchesse de naissance, fille d'un empereur et soeur d'un autre empereur ». Elle réalisa son rêve mieux que le comte L.N. Tolstoï, et cela n'était pas facile. Olga Alexandrovna était un peintre de talent. Ses peintures étaient reproduites sur des cartes postales et dans des magazines. Je me rappelle ses cartes avec des scènes et des souhaits de Bonnes Pâques. Je l'ai rencontrée deux fois. Une fois en 1928 à Copenhague, aux funérailles de l'impératrice douairière, puis à Paris, au lycée russe où son fils passait un examen, probablement aux environs de 1935.

J'écris en 1963. Comme nous approchons de la fin de ce chapitre et de ces mémoires, j'aimerais ajouter la liste des membres de la Famille impériale encore en vie :

### **MEMBRES DE SEXE MASCULIN**

(par rang d'âge croissant)

NOM	AGE
1. le Chef de la Dynastie le grand-duc Wladimir Kirillovitch	46
2. le prince Vsevolod Ioannovitch	50
3. le prince Vassily Alexandrovitch	55
4. le prince Rostislav Alexandrovitch	61
5. le prince Dimitry Alexandrovitch	62
6. le prince Nikita Alexandrovitch	63
7. le prince André Alexandrovitch	66
8. le prince Roman Petrovitch	67

## MEMBRES DE SEXE FEMININ

1. la grande-duchesse Leonida Gueorguievna, épouse du Chef de la Dynastie
  2. la grande-duchesse Maria Vladimirovna, fille du Chef de la Dynastie (9 ans)
  3. la princesse Vera Constantinovna
  4. la princesse Elena Petrovna, veuve du prince Ioan Constantinovitch
  5. \* la princesse Ekaterina Ioannovna
  6. \* la princesse Maria Petrovna
  7. \* la princesse Nadejda Petrovna
- (\* tant qu'elles ne sont pas mariées)

Dès 1929-1930, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch souleva la question suivante : quel nom et quel titre les épouses morganatiques des membres de la Famille impériale devaient-elles prendre sans enfreindre les Lois fondamentales de la Famille impériale.

On sait qu'au cours de la dernière décennie du règne de l'empereur Nicolas II, plusieurs mariages morganatiques furent contractés. Dans chacun de ces cas, le mariage fut approuvé, étant entendu que ni les épouses ni les enfants issus de ces unions ne seraient membres de la famille impériale, bien que des noms et des titres leur fussent accordés à la demande du mari.

Il y a des exemples : la femme du grand-duc Paul Alexandrovitch reçut le nom et le titre de princesse Paley et leurs enfants, les titres de prince et princesse Paley ; la femme du grand-duc Michel Mikhaïlovitch, le nom de comtesse Torby ; la femme du grand-duc Michel Alexandrovitch, le nom de comtesse Brassov, et son fils, le nom de comte Brassov.

Pour les mariages morganatiques des femmes de la Famille impériale, les règles suivantes s'appliquaient : les grandes-duchesses et les princesses contractant des unions morganatiques abandonnaient leurs droits au trône, elles prenaient le nom de leur mari, mais gardaient leur titre. Par exemple : la princesse Tatiana Constantinovna devint Son Altesse la princesse Bagration-Moukhransky, la princesse Irina Alexandrovna devint Son Altesse la princesse Youssoupov.

En émigration, la situation changea considérablement. Les membres de la Famille impériale contractèrent des unions morganatiques sans demander le consentement du Chef de la Dynastie, mais seulement avec celui de leurs parents. Ces mariages furent conclus selon les lois civiles des pays dans lesquels ils étaient contractés et célébrés dans des églises orthodoxes russes. Les épouses prenaient le nom de leur mari, c'est-à-dire Romanov, ce qui était consigné sur les certificats de mariage. Le titre du mari était généralement omis. Ces arrangements matrimoniaux étaient en contradiction avec le Règle de la famille impériale, ce qui obligea le Chef de la Dynastie à intervenir afin de tirer les femmes qui avaient épousé des membres de la famille impériale d'une situation confuse.

Suivant les conseils de Sa Majesté Victoria Feodorovna et avec l'accord des membres aînés de la Famille impériale, les grands-ducs Boris et André Vladimirovitch, Dmitry Pavlovitch et Gabriel Constantinovitch, le Chef de la Dynastie publia un décret qui fixait des règles pour les unions morganatiques. Selon ce décret, les épouses morganatiques des membres de la famille impériale et leurs descendants recevaient un nom double et le titre de princesse ou prince sérénissime. La première partie du nom était choisie par les époux. Ce nom devait indiquer le lien de la nouvelle famille avec cette branche Romanov, ainsi, par exemple : princesse Strelinsky, princesse Pavlovsky, etc. La seconde partie du nom devait être commune à toutes ces nouvelles familles et devait confirmer le lien de parenté avec le lignage Romanov, tout en différenciant le nom du nom dynastique, ainsi, on eut : « Romanovskaïa » ou « Romanovsky ».

Selon ce décret, la femme et le fils du grand-duc André Vladimirovitch devinrent princesse et prince Krassinsky-Romanovsky ; la femme et le fils du grand-duc Dmitry Pavlovitch, princesse et prince Ilyinsky-Romanovsky, et la femme du prince Gabriel Constantinovitch devint la princesse Strelinsky-Romanovsky. Cependant, comme il fallait s'y

attendre, certains des membres de la famille impériale ne tinrent pas compte de ce décret et continuèrent à utiliser le nom de Romanov.

Dans ce chapitre, j'ai pris la liberté de décrire plus en détail les membres de la famille impériale que j'ai connus personnellement. Mon premier souci a été de préserver leur image pour l'histoire d'après des observations de première main, afin qu'ils ne soient pas jugés uniquement d'après l'interprétation malveillante ou simplement mal informée de données fragmentaires ou inexactes.